

L'IMPÉRIAL

JOURNAL POLITIQUE PARAISSANT LE DIMANCHE

ANNONCES ET RÉCLAMES
LYON : Agence de publicité V. Fournier
Rue Confort, 14

RÉDACTION, ADMINISTRATION & ABONNEMENTS
Rue Sala, 42, à Lyon

ANNONCES ET RÉCLAMES
PARIS : Agence de publicité Havas
Place de la Bourse, 8

Patriotisme et République

Nous demandons pardon à nos lecteurs et amis, d'accoupler ainsi deux mots qui jurent de ce rapprochement odieux ; mais nous avons besoin de démontrer par l'absurde, et par les exemples, une vérité qu'on a singulièrement et à dessein, travestie, à savoir : que la forme du gouvernement qui nous fait aujourd'hui l'égal des plus imbéciles peuplades de l'Océanie, est absolument exclusive de ce sentiment noble et fier, qui inspire les grandes pensées, les grands sacrifices et fait, au besoin, les grandes morts, et qu'on nomme le patriotisme.

Aussi bien, le moment est assez opportun pour notre démonstration, puisque les journaux de toutes nuances, mènent grand bruit des révélations faites par un correspondant du *Nouvelliste de Bordeaux*, sur la désinvolture avec laquelle, celui que Gambetta appelait le « chef des bourgeois », M. Thiers, acceptait en octobre 1870, le sacrifice de l'Alsace et de la Lorraine, en faveur de la paix immédiate.

Ce qui nous étonne, nous, c'est l'étonnement que semble avoir produit en France, cette révélation.

Nous savions bien qu'il s'était fait une légende autour du « libérateur du territoire », mais nous ne pensions pas que les gens sérieux pussent croire un moment, sans rire, que c'était réellement arrivé.

Nous nous trompions, paraît-il. Et il a fallu que le récit du *Nouvelliste* et les justifications qui l'accompagnaient deux ou trois jours plus tard, vinssent déboulonner, comme une vulgaire colonne Vendôme, une réputation qui gagnait en étendue ce qu'elle perdait en vérité et en exactitude.

C'est donc un point vidé, et désormais, il ne sera plus question du petit foutriquet comme étant l'incarnation du patriotisme français.

Patriotisme et scepticisme ne peuvent pas aller ensemble. Il y a longtemps qu'on l'a dit, il était bon de le montrer. C'est fait.

Mais M. Thiers n'était pas républicain ; et à ce titre, il ne prouve pas que ce genre de bipèdes qui se transforment et se subdivisent à l'infini, ne soient pas patriotes.

Eh bien ! nous croyons fermement qu'à part quelques grandes et honorables exceptions, qui prouvent la règle loin de la détruire, pas un des hommes qui ont marqué dans l'émeute du 4 septembre 1870, et se sont improvisés gouvernements — en mettant l'Empire, les chambres, et tous les corps élus, à la porte — nous croyons fermement, disons-nous, que pas un de ces hommes, n'était réellement patriote.

Ambitieux, criminellement ambitieux, oui ! patriotes, non. Et nous n'en exceptons pas Gambetta lui-même.

La première qualité du patriotisme, c'est l'esprit de sacrifice, c'est l'abnégation du Moi égoïste, en faveur du pays et de son salut.

Or, les députés de la Seine qui se bombardèrent ministres ou autre chose, en excluant tout élément

provincial, ce qui déjà, n'était pas patriotique, qu'ont-ils fait pour faire passer dans les âmes françaises, ce souffle héroïque des grands sentiments et des grandes vertus ?

Est-il utile de rappeler le rôle de Picard, de Jules Favre, celui de Jules Ferry, qui serait célébré par le pain qu'il a fait manger aux parisiens pendant le siège, si sa célébrité bouffonne et grotesque, n'avait, depuis lors, pris une autre ampleur ?

Faut-il parler des deux fossiles Crémieux et Glais-Bizoin, qui allèrent établir à Tours, en attendant Gambetta, une édition départementale, de l'émeute parisienne ?

Faut-il rappeler les mesures bêtes, les proclamations déclamatoires, les protestations ridicules, avec lesquelles ont voulu arrêter les Prussiens ?

Mais vit-on un seul de ces hommes, comme ceux qu'on appelait les géants de 1793, suivre bravement les armées dans leurs efforts, dans leurs sorties, dans leurs batailles ?

Y en eut-il un seul qui, pénétré de l'écrasante responsabilité que l'émeute devant l'ennemi, avait assumé sur sa tête, ait effectivement et personnellement cherché à faire « un pacte avec la victoire ou avec la mort ? »

Ils envoyaient les autres se battre, sans doute, mais pour eux, ils avaient bien autre chose à faire.

Et Gambetta, plus libre, plus jeune, plus ardent, plus puissant, peut-être, qu'a-t-il fait personnellement ?

C'est d'hier cela, c'est de l'histoire, de l'histoire inoubliable, sa formule était simple : Etre gai, de bonne composition et fumer des cigares exquis. Cela devait sauver la patrie. On sait ce qui advint, malgré l'héroïsme, véritable celui-là, de nos armées.

Mais est-il besoin d'aller chercher des exemples si haut et si loin ?

Nous tous qui habitons Lyon, et qui nous souvenons de ce qui se passait alors dans notre grande ville, réputée cependant par son bon sens et par l'énergie de ses habitants, que vîmes-nous, ou plutôt que ne vîmes-nous pas ?

On préludait à l'extermination des Prussiens, dès le 6 septembre 1870, par l'enlèvement au palais de la Bourse, de ce que le grammairien Debole a appelé plus tard les *emblèmes impériaux*. Il y avait aux plafonds de la salle de la Bourse, au plafond de la salle du Tribunal de commerce, du Conseil des prud'hommes et de la salle des Pas-Perdus les armes de l'Empire : vite un barbouilleur... républicain, pardi ! sauva la patrie, en détruisant ces vestiges d'un règne abhorré !

Il y avait à Perrache une statue équestre de l'homme qui, en 1806, et en moins de deux mois, avait mis la Prusse sous le talon de sa botte. Quelle honte !

Vite le déboulonneur Castanier vint faire justice afin que les Prussiens vissent bien que, entre 1806 et 1870, il y avait d'autres hommes et... quelques différences !

N'est-ce pas là du patriotisme ?

Et puis, ce qui s'est passé depuis, ce qui se passe de nos jours, ne nous montre-t-il pas que les répu-

blicains ne connaissent pas ce sentiment. Qu'ont-ils fait de la France ? Que vont-ils en faire si rien ne les arrête dans leur criminelle imprévoyance ?

Oui ! oui, encore une fois, disons le bien haut, le patriotisme est l'apanage de ceux qui croient. Il n'y a bien que ceux qui élèvent leur cœur et leur âme vers l'idéal, qui savent mourir pour cette sublime abstraction qu'on appelle la patrie, et lui sacrifier tout ; et nous savons, nous, que pour la plus grande partie des républicains — presque tous sceptiques ou athées, la patrie est au fond, une balançoire comme la propriété, comme la religion, et que les peuples sont tous frères, — frères comme les Prussiens nous l'ont démontré, hélas !

Un de ces jours nous publierons une lettre, à nous adressée de Bordeaux, en février 1871, par un des hommes les plus en vue, à Lyon, à ce moment. Sait-on ce que nous disait ce citoyen, la France, on le sait, était haletante, épuisée, perdue : « Il faut sauver la République !... »

Tout le patriotisme des républicains était dans ces mots il y a quatorze ans ; cela n'a pas changé depuis.

LE DÉFICIT

Nous ne saurions cesser d'entretenir nos lecteurs du triste état dans lequel se trouvent les finances de l'Etat.

C'est une question bien grave qui se présentera à la rentrée des Chambres que celle de savoir comment nos législateurs financiers s'arrangeront pour combler le déficit du budget.

L'argent est le nerf de la bonne politique intérieure, il est aussi le nerf de la politique extérieure, surtout en ce moment de représailles, puisque M. Ferry prétend que nous ne sommes pas en guerre.

Mais pour rétablir les finances, il ne faut pas de la politique d'aventure, il faut mettre un terme aux gaspillages qui depuis dix années surtout conduisent la France à la ruine intérieure et à la déconsidération extérieure.

Certainement il y a beaucoup d'argent en France, le patriotisme éclairé et la bonne conduite des affaires publiques inspirant la confiance feraient sortir les capitaux qui se cachent et circuler l'argent par ses grands débouchés, l'agriculture, le commerce et l'industrie, si les trois forces de la prospérité nationale n'étaient pas les premières atteintes par les folies gouvernementales.

La France était riche, et la parti républicain a abusé de cette richesse, non pas dans l'intérêt général du pays, mais pour satisfaire ses rancunes et ses passions politiques, et l'on nous parle de liberté !

Nous avoici riviés à la fin de l'exercice de 1884, il faut s'occuper sérieusement, si nos législateurs peuvent être sérieux, du budget de 1885.

Mais avant, il faut combler le déficit de celui de 1884.

Depuis plusieurs années, c'est le même refrain.

On bouche un trou et on en fait un autre plus grand à côté.

Le gouvernement, sourd à tous les avertissements, à toutes les représentations, à tous les cris d'alarmes des économistes compétents, ne s'arrête pas sur la pente des dépenses exagérées et ridicules.

Actuellement, dans quelle caisse puise-t-on l'argent nécessaire pour faire face aux dépenses incalculables du Tonkin.

On les prend dans les caisses du Trésor, et par avance ; on empiète chaque

jour sur les rentes à venir, et quand on vote un crédit, il est déjà dépensé.

Nos députés ne votent plus les crédits, ils approuvent la dépense, quand elle est faite et soldée.

On n'a pas convoqué les Chambres, quand il s'est agi de faire la guerre à la Chine ; et quand on les convoquera, on leur dira tout simplement, il faut payer ; procurez-vous de l'argent, il en faut à tout prix ; vous représentez les contribuables, c'est possible, pressez les un peu ; ils vous ont nommé, ils vous approuveront.

On viole la constitution, le cœur léger ; on puise dans les caisses, sans discrétion ; le premier ministre exerce le pouvoir personnel ; il dit : mes finances, mon armée, mes peuples, il gaspille les finances de l'Etat pour satisfaire ses goûts belliqueux, il désorganise l'armée pour créer un patrimoine colonial pour sa nombreuse famille, et il presse son peuple pour satisfaire son insatiable ambition et son autocratie arbitraire.

Pendant l'exercice de cette omnipotence ridicule, le rendement des impôts diminue, et nous voici acculés à un emprunt pour combler le trou béant du déficit.

Une part sera réservée à la guerre de Chine ; l'autre sera dévorée par les travaux électoraux ; il faut à tout prix que les opportunistes se maintiennent au pouvoir, non pas avec leur argent, mais avec l'argent des autres.

Les électeurs conservateurs sont prévenus et les contribuables doivent faire leur profit de cet avertissement.

Quand le gouvernement, que nous subissons, disparaîtra, il n'aura laissé que des dettes.

Il faudra que son successeur économise au dépens des travaux d'utilité, et de grandes privations.

On se prépare un avenir de gêne et de banqueroute au bout.

Et l'on nous mène. Qu'importe à nos gouvernants, les leçons de l'expérience, les catastrophes qui menacent le pays ; après eux la fin du monde.

Vous ne trouverez personne au sein du gouvernement, qui ait l'esprit assez lucide, assez perspicace, pour pressentir la crise qui nous menace et crier gare ! aux imprudents politiques, qui conduisent le char de l'Etat.

Nous avions divers éléments qui nous rendaient forts au dedans et au dehors : l'armée et notre fortune ; l'une est dispersée au quatre vents, en Tunisie, à Madagascar, au Tonkin, en Chine ; notre faiblesse palpable est devenu un gage de sécurité pour l'Europe ; — l'autre a servi de curée aux opportunistes insatiables ; sans profit pour le pays, elle n'a satisfait que les appétits d'un népotisme sans frein, inconnu jusqu'à ce jour.

Demandez donc à nos gouvernants, ce qu'ils ont fait de la richesse, de la nation et de l'armée française, — ils sont assez lâches, pour s'en laver les mains, comme Ponce-Pilate.

LA LIGUE DU BIEN PUBLIC

Sous ce titre, notre confrère, *Le Pays*, annonce qu'il se forme à Paris un comité puissant, dont il explique le but et les intentions, dans l'entrefilet suivant :

La bienfaisance s'est enfin émue de l'emploi que fait de ses fonds l'administration qu'elle a instituée dispensatrice.

Certes, après avoir mis Dieu à la porte des hôpitaux, au mépris des sentiments qui inspirèrent les généreux donateurs, à qui elle doit l'existence, après avoir sacrifié l'intérêt des malades confiés à sa sollicitude, en congédiant les femmes dévouées, capables et d'un faible entretien, préposées à la garde, pour les remplacer par un personnel mercenaire, maladroit et très dispendieux ; en un mot, après avoir fait de la bienfaisance officielle une question de propagande maçonnique et républicaine, l'Assistance publique devait s'attendre à ce

que les représentants des familles qui ont le plus contribué à sa dotation, protestassent autrement que par des mots, contre la guerre insensée qu'elle leur fait dans la personne des pauvres, dont elle compromet la santé et dévore le patrimoine.

Aussi, pour obvier à cette situation, ne sommes-nous pas surpris d'apprendre que, sous le nom de Ligue du Bien Public, un comité vient de se former, avec le concours de dames de qualité, à l'effet de recevoir et distribuer plus équitablement, et pour ainsi dire sans frais, les offrandes que la charité privée voudra bien mettre à sa disposition.

La Ligue possède d'ailleurs pour cette répartition, d'excellents auxiliaires dans certaines institutions dont l'impartialité et le dévouement ne sont pas suspects. Les conservateurs de toutes nuances applaudiront, nous n'en doutons pas, à la formation de la Ligue, en attendant qu'ils lui permettent par leurs largesses d'exercer autant que possible la bienfaisance à domicile ou dans les établissements dont elle pourra disposer.

A Lyon, ne pourrait-on pas organiser la même Ligue du Bien Public.

N'avons-nous pas à combattre aussi une Assistance publique, qui sous le nom de bureau de bienfaisance, fait de l'ostracisme ridicule, et qui dépense d'une façon mesquine l'argent dont elle dispose, en favorisant ceux qui pratiquent son athéisme et son républicanisme de mauvais aloi et en excluant systématiquement ceux qui restent fidèles à leurs croyances religieuses et à leur foi politique.

Nous savons que les œuvres de charité sont nombreuses ici ; mais c'est la charité collective qui donnera plus de force au bien qu'on peut faire et plus de cohésion pour lutter contre la prétendue philanthropie maçonnique.

Nous émettons une idée et nous espérons que nos grands confrères de la presse quotidienne, voudront bien jeter les premiers jalons d'une ligue lyonnaise du bien public.

Ils peuvent compter sur notre concours.

LA RÉDACTION

LETTRES PARISIENNES

Paris, 12 septembre 1884.

La situation se tend de jour en jour, et malgré toute son audace, M. Jules Ferry peut se trouver, d'un moment à l'autre obligé de convoquer les Chambres.

Qu'en sortira-t-il ? C'est ce qu'il est bien difficile de prévoir. Avant peu, les députés vont se trouver aux prises avec les élections générales et ceux qui ont voté une guerre avec la Chine pourraient bien rester sur le carreau électoral.

En 1876, les élections républicaines se sont faites uniquement sur le terrain de la guerre ou de la paix. Votez pour la droite, disaient les républicains, c'est la guerre. Votez pour nous, c'est la paix, la prospérité et la grandeur du pays.

Aujourd'hui, les électeurs commentent à s'apercevoir qu'ils ont été indigne ment trompés.

Nous sommes en guerre continuelle. C'est un simple état de représailles, disent les officieux ; mais une guerre véritable exigerait moins de sacrifices en hommes et en argent.

Après la Tunisie, Madagascar et le Tonkin, voilà la Chine. C'en est trop, les électeurs se souviendront des républicains et de leurs mensonges.

Ils avaient promis la prospérité, et l'ère des déficits, ouverte par eux, n'est pas près d'être close. Nous avons en perspective pour la classe ouvrière une misère atroce produite par les gaspillages éhontés des personnes qui ont escadé le pouvoir sans sou ni mailles, et qui maintenant possèdent de beaux immeubles à Paris.

Mais les finances de l'Etat ne sont pas seules en cause. Les frères et amis ont lancé dans le public un tas d'affaires où les millions perdus et volés n'ont compté plus.

Il faut d'ailleurs rendre cette justice aux républicains, c'est qu'en matière d'émission financière, ils ont été distancés par les légitimistes qui ont su exploiter le public d'une façon toute spéciale et qui, pour les tripotages de bourse, sont arrivés bons premiers. Si

les uns peuvent inscrire à leur actif le chemin de fer d'Alais au Rhône, celui du Sénégal, l'exploitation de mines d'or où il n'y a que des cailloux, et des compagnies d'assurances qui valent bien dix sous, les autres ont l'Union générale, le Crédit de France, la Banque romaine, etc.

Républicains et légitimistes se surpassant pour lancer les affaires véreuses, c'est Robert Macaire exploitant la politique.

On ne saurait trop raconter les moyens de procéder de tous ces gens-là. Nous ne parlerons pas des légitimistes, car les exploits de l'Union générale et autres banques de même acabit ont si bien fait le vide dans la bourse des gens qu'ils n'osent guère recommencer de si tôt leurs exploits financiers.

Les républicains, eux, ont toutes les audaces. A quoi servirait d'être au pouvoir, quand on n'a pas de vergogne, si ce n'est pour y faire ses petites affaires ! Vous n'avez pas oublié la création de la Compagnie du chemin de fer d'Alais au Rhône. On mettait en avant le nom de l'ineffable Cazot, président de la cour de cassation et ancien ministre de la justice. 40.000 actions procurèrent 20 millions et 66.113 obligations produisirent, en différentes émissions plus de 19 millions. Une fois la faillite déclarée, il se trouve que 15 millions ont été... mal employés, ce qui, en bon français veut dire, qu'ils ont été détournés de leur véritable destination par des intermédiaires rapaces ou des agents malhonnêtes.

La déclaration de faillite a étonné bien du monde. En effet, un projet de loi garantissant les intérêts aux obligataires était déposé à la Chambre des députés, et la commission nommée pour examiner la convention passée entre l'Etat et la Compagnie avait fait un rapport favorable.

Au moment du non-paiement du coupon de janvier dernier, une circulaire de la Compagnie conviait les obligataires à la patience, en attendant le vote du Parlement.

Mais la presse a si bien crié au scandale que le gouvernement n'a pas osé opérer un tel sauvetage. Seulement, tout ce qu'on voulait c'était de faire croire qu'il était décidé à le faire, et à cet effet, le projet de loi en question et le rapport de la commission ont constitué des pièges dans lesquels sont tombés un grand nombre de victimes.

En effet, beaucoup se sont dit : puisqu'une commission parlementaire a fait un rapport favorable, c'est que le chemin d'Alais au Rhône a une valeur réelle et, sur les conclusions de ce rapport, il s'est trouvé des acheteurs de titres de ce chemin.

Les frères et amis qui en avaient un assez gros paquet ont ainsi réussi à s'en débarrasser, et tant pis pour les gogos qui ont pris au sérieux une affaire lancée par les républicains, un projet de loi et un rapport d'une commission bien choisie, on peut le penser.

On ne saurait trop raconter aux lecteurs toutes ces vicieuses. Voilà à quoi sert le mandat qu'ils ont eu l'imprudence de confier à tous ces républicains. Dans ma prochaine lettre, je vous entretiendrai du chemin de fer du Sénégal, qui, lui aussi mérite d'être connu.

UN SÉNATEUR.

M. THIERS ET L'ALSACE

Depuis quelques jours la presse s'occupe d'une indiscrétion commise par un ami anonyme de M. Thiers publiée par le *Nouvelliste de Bordeaux*, qui prétend que le petit foutriquet, comme l'appelait le duc de Dalmatie, n'est nullement le libérateur tant proclamé du territoire.

Nous croyons la question tranchée entre le *Nouvelliste* qui accuse M. Thiers et le *Figaro* qui le défend par l'entrefilet suivant que nous empruntons aux *Pays*.

« Ce pauvre M. Thiers n'a vraiment pas de chance : la voix d'un ami s'élève pour le défendre, mais cet ami n'a pas le courage de mettre son nom au bas de son plaidoyer, et c'est pourquoi nous lisons aujourd'hui dans le *Figaro* une assez longue lettre, signée d'un ami de M. Thiers.

« Cet ami timide, après avoir avancé que « la mémoire de M. Thiers se défend suffisamment d'elle-même », éprouve cependant le besoin de laver la mémoire de M. Thiers des imputations qui résultent de la lettre publiée par le *Nouvelliste de Bordeaux*. Pour arriver à son but, l'ami anonyme de M. Thiers se donne beaucoup de mal pour établir que son client s'est fort démené pour conserver Belfort à la France.

« Le correspondant du *Figaro* n'a pas compris, qu'il n'y avait aucune contradiction entre les sentiments de M. Thiers pour les Alsaciens et les Lorrains et le désir qu'il avait de conserver avec Belfort une position stratégique de la plus grande importance.

« Donc, c'est là un pur bavardage. Pour que la plaidoirie de l'anonyme eût un intérêt, il aurait fallu qu'il fut en mesure de démentir le propos de M. Thiers, dont l'authenticité est attestée par M. Gambetta :

« PRUH ! PRUH ! QU'EST-CE QUE CELA ? NOUS FAIT, LES ALSACIENS-LORRAINS ? ILS ÉTAIENT ALLEMANDS : EH BIEN ! ILS REDEVENDRONT ALLEMANDS ; C'EST LE JEU DE LA GUERRE. »

« Nous ne voyons pas comment les efforts heureux faits par M. Thiers pour conserver une place forte d'Alsace à la France, peuvent effacer ces odieuses paroles, expression, évidemment, d'un sentiment sincère, ce qui était rare chez le pseudo-libérateur du territoire. »

INFORMATIONS

D'ici à quelques jours l'impératrice Eugénie aura terminé sa cure à Carlsbad ; elle a reçu la visite de l'archiduc Henri et du prince Richard de Metternich, ancien ambassadeur en France.

Sa Majesté, avant de retourner à Chiselmhurst, séjournera quelques jours à Vienne.

S. M. l'impératrice Eugénie est arrivée à Arenenberg, sous le nom, depuis longtemps adopté, de Mme la comtesse de Pierrefonds.

Bien des souvenirs cruels, dit le *Gaulois*, doivent assaillir sa mémoire, chaque fois qu'elle met le pied dans ce château, qu'elle n'a connu qu'à partir des jours de malheur, d'abord détrônée, puis veuve, enfin mère inconsolable.

La dernière fois que l'impératrice y vint avec le Prince impérial, on donna la comédie et, après, on dansa au piano. Mlle de Malakoff, depuis comtesse de Zamojska, était parmi les invités.

Triste pèlerinage ; maintenant, triste séjour !

La convocation des territoriaux de la cavalerie, pour la période d'instruction qu'ils doivent accomplir en automne, sera retardée jusqu'après le renvoi de la troisième série des réservistes de la même arme. Les bataillons pairs seront seulement réunis cette année, probablement au mois de novembre. Les intéressés recevront un ordre d'appel individuel pour la date qui sera fixée par le commandant de leur corps d'armée.

Trois fauteuils se trouvent vacants à l'Académie française : ceux de MM. d'Haussonville, Mignet et J.-B. Dumas.

On assure que le fauteuil de M. d'Haussonville sera dévolu à M. Bocher, sénateur ; celui de M. Mignet, à M. Victor Duruy, et celui de M. J.-B. Dumas à M. Bertrand, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences.

L'organisation des lycées de jeunes filles marche très péniblement ; il n'y manque plus que des élèves. On fait de vains appels à la publicité, on recule la date des concours supplémentaires, rue de Jouv, et l'on demande aux candidats d'apporter seulement leur acte de naissance, le certificat de vaccination, l'on sera facile pour le reste. Il est impossible d'être plus modeste. Comme les bruyantes circulaires et les programmes de M. Paul Bert sont oubliés par le timide M. Fallières, grand-maître de l'Université républicaine, laïque et obligatoire, mais sans disciples, hélas ! (côté des dames). Constatons pourtant qu'à Lyon, on a eu soin de placer le lycée des jeunes filles dans un local attenant à la caserne occupée par le 45^e régiment de ligne ; ce sera de l'enseignement mutuel à l'exemple de ce

qui se passe dans la république des États-Unis, où les deux sexes sont, sans péril, réunis pour recevoir l'instruction ;

L'entrevue des empereurs. — Le *Times* publie une lettre de son correspondant viennois sur la prochaine entrevue des trois empereurs :

« Il est probable, dit le correspondant du journal anglais, qu'au cours de cette entrevue il sera question des mesures défensives qui devraient être adoptées par les trois empires pour parer aux tendances anarchistes et révolutionnaires. Quant aux affaires égyptiennes, les trois empereurs n'auront qu'à constater l'isolement complet de l'Angleterre, qui a contre elle les trois empires d'abord, puis l'Italie liée par son alliance avec l'Autriche et l'Allemagne, et enfin la France, dont les intérêts en Egypte sont identiques à ceux de l'Allemagne.

« En présence de cet état de choses, ajoute le correspondant du *Times*, il est évident que tout ce que l'on a dit dernièrement au sujet de la convocation d'une nouvelle conférence pour la question égyptienne est pour le moins prématuré, car une décision quelconque à cet effet ne pourra être prise qu'après l'entrevue des trois empereurs. »

Le *Nord* affirme que l'entrevue des empereurs aura lieu à Skiernewicz.

Il a été décidé que l'empereur d'Allemagne y prendra part.

L'entrevue aura pour résultat la consolidation du *statu quo* et la consolidation de l'entente des empires, sans qu'il soit apporté de changement dans l'ensemble de la situation internationale.

On sait qu'une élection doit avoir lieu le 14 courant dans la Loire-Inférieure, pour le remplacement de notre ami regretté, M. Gaudin.

Il s'est passé dans cette circonscription un fait heureux et qui prouve à quel point, en présence du danger commun, l'alliance est facile et honorable entre braves gens :

Le fils de M. Gaudin n'ayant pas persisté à se présenter, l'union des royalistes et des impérialistes s'est faite sur le nom universellement respecté de M. de Cazenove de Pradines.

Le siège électoral appartenait de droit au parti impérialiste, qui, dans cette circonstance particulière, s'est effacé devant une des personnalités glorieuses du parti royaliste.

Cette attitude des impérialistes dans la Loire-Inférieure ne peut produire qu'un excellent résultat ; car elle permettra dans d'autres départements aux royalistes de faire le même sacrifice en faveur du parti impérialiste, si la nécessité l'exigeait.

Chaque fois qu'un acte d'abnégation de ce genre a lieu au profit de l'intérêt général et de l'alliance rendue plus étroite entre les monarchistes de différentes nuances, nous ne manquons pas de nous en réjouir.

Car cela contribue à renforcer, à constituer ce grand parti, le seul capable de renverser la République, qui sait mettre les intérêts de la France conservatrice et les intérêts de la religion avant toute compétition dynastique.

Voici le texte de la lettre écrite par M. le président de la République à M. Barodet, président de l'extrême-gauche, qui avait demandé à M. Grévy de convoquer les Chambres :

« Mont-sous-Vaudray, 4 septembre.

« Monsieur le député, « J'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser au nom du groupe parlementaire que vous présidez. Je l'ai transmise à M. le président du Conseil des ministres, ne pouvant y répondre personnellement sans sortir de la réserve constitutionnelle qui m'est imposée.

« Je vous prie, monsieur le député, d'agréer l'assurance de ma haute considération.

« Jules Grévy. »

Cette lettre, ou plutôt cet accusé de réception, entièrement autographe, a été adressée directement à M. Barodet.

Attendons maintenant la réponse de M. Jules Ferry.

Il est malin, M. Grévy, il a pris au sérieux son rôle de président constitutionnel. Il viole la constitution de concert avec son premier ministre, quand il s'agit de com-

promettre les finances et l'armée dans les affaires de Chine.

Il la respecte, quand il s'agit de ne pas compromettre sa saine personnalité.

M. Jules Ferry a bon dos, mais il a le cœur si léger.

La presse entière prend part en ce moment à la polémique soulevée au sujet de l'attitude des princes de la maison d'Orléans vis-à-vis du régime actuel et du gouvernement de la République.

Il y a, en effet, dans cette attitude plus d'un point rétrospectif d'histoire à élucider ; il y a pour le présent et pour l'avenir à déterminer un ensemble de responsabilités encoureuses.

Si chacun commence à avoir conscience aujourd'hui des difficultés au milieu desquelles la Constitution qui nous régit nous a plongés, si cette Constitution est telle que sous son égide la France peut se trouver en butte aux plus graves embarras intérieurs et extérieurs, ceux qui l'ont votée, aussi bien que ceux qui, par leurs efforts, ont poussé à l'adopter, doivent, aux yeux de la nation, en supporter absolument les conséquences.

Or, il est avéré qu'à la suite des incidents parlementaires auxquels donna lieu, en 1874, l'élection de l'honorable M. de Bourgoing, le comte de Paris, effrayé des progrès du bonapartisme, jugea bon d'inviter ses amis et ses partisans à favoriser l'établissement d'une Constitution républicaine.

Cela est si vrai, que M. le prince de Joinville, membre de l'Assemblée nationale en 1871, figure lui-même au nombre des votants en faveur de cette Constitution.

Le doute et l'équivoque, sont en conséquence, désormais impossibles.

Dans un moment où tant de personnes souffrent du régime que nous subissons, il semble utile, comme nous le disions plus haut, que le partage des responsabilités se fasse. C'est à quoi tendent ces réflexions et celles que nous avons déjà présentées sur le même sujet.

UNE VACANCE

AU CONSEIL MUNICIPAL

Les Compagnies de chemin de fer ne sont pas seules à interdire à leurs employés de cumuler leurs emplois avec les fonctions municipales.

Les maisons de commerce sérieuses sont du même avis. On ne peut en effet, servir comme on doit le faire celui qui vous paie, lorsqu'on veut également bien remplir son mandat municipal.

Nous avons vu se retirer du conseil municipal plusieurs comptables mis en demeure par leurs maisons d'opter entre leur emploi, et leurs fonctions de conseillers. Le citoyen Degoulet, a disparu de la scène officielle pour cette seule raison.

C'est également par mise en demeure de MM. Megroz et Portier, ses patrons, que le financier Rossigneux sera bientôt à remplacer au Conseil mu-

La mise en demeure a été faite, et l'option vite prononcée. Le pos. de comptable dans la maison Megroz et Portier vaut avec l'intérêt 2 0/0 dans les bénéfices 18.000 fr. par an. La place d'adjoint vaut 1500 fr. et quand on est financier comme Rossigneux, on calcule vite que 1500 fr. multipliés par dix ne font pas encore 18000.

Le croirait-on ! Rossigneux a demandé à rester adjoint encore six mois, prétendant qu'il fallait ce temps là pour lui trouver un successeur.

Six mois pour remplacer Rossigneux ! On trouvera difficilement, il est vrai, un conseiller de la force de l'adjoint à la mairie centrale. Six mois pour remplacer Rossigneux ! Ne serait-ce pas une prime. Au 4 mai dernier, Rossigneux avait promis de ne pas poser sa candidature, on voit que le contact du Docteur-Maire vous rend un peu carotier.

Six mois pour remplacer Rossigneux ! Il est vrai que pour trouver un conseiller aussi nul, aussi entêté, aussi prétentieux, cela n'est point facile.

Rossigneux lors du dernier emprunt, a cherché pendant plusieurs semaines

et sans pouvoir la trouver, la valeur de l'amortissement annuel. Des financiers de cette force, mais on n'en rencontre qu'à l'Institut ! Baudrillard, Leroy-Beaulieu, et autres maîtres de la finance et de la science économique qu'étais vous à côté de Rossigneux ! Oseriez vous le remplacer au Conseil municipal !

Nec ultra crepidam — Vous ne lui allez qu'à la cheville.

Que va devenir le *pouvouire* lorsque Rossigneux ne sera plus là pour le forifier ?

Où va cependant nichier la soif des grandeurs ? dans la cervelle de Rossigneux.

Il faut que cette nullité commande aux autres, c'est chez elle un mal chronique.

Rossigneux préside à la *solidarité*, il dit en traversant le jardin de la place Croix-Paquet, « mon jardin ». Quand il arrive dans le conseil des adjoints par la porte dérobée qui donne sur la place de la Comédie, il monte dans « son Hôtel-de-Ville. »

Il aime à faire de l'effet, il s'intitule financier au Conseil municipal. Il lui faut la loge municipale au théâtre, l'estrade des courses, les places réservées à la revue à Bellecour. Il a la carte n° 79, pour circuler gratuitement dans les tramways, et il se prélassait à l'œil dans les voitures de première classe de la ligne de la Croix-Rousse.

Voilà le Rossigneux, qu'on va remplacer au Conseil.

Nous ne savons quel sera son successeur, mais quel qu'il soit il sera toujours aussi capable que lui. Les électeurs de la Croix-Rousse ne perdront pas au change, le Docteur-Maire seul perdra son plus plat valet et son plus humble serviteur.

Attendons, il n'y a plus que 2 mois qui nous séparent de la retraite de Rossigneux dont nous ferons connaître dans quelque temps certains faits et gestes.

Les Tramways à Lyon

8^{me} Article

Cahier des charges (Suite)

« Art. 25. — Les tarifs ci-dessus déterminés pourront être révisés tous les cinq ans, par l'administration supérieure, la Ville de Lyon entendue après le renouvellement des formalités qui auraient précédé leur établissement.

« Par dérogation à cette règle il pourra toutefois, mais à la demande seulement des concessionnaires de la Ville, être, procédé dans la forme indiquée à une révision des tarifs, un an après la mise en exploitation de chaque ligne, si à l'expiration de ce délai, la somme des produits des lignes exploitées révélait l'insuffisance des tarifs exploités. »

La révision des tarifs arrive en août 1886.

Il est évident que si le conseil municipal est tant soit peu soucieux des intérêts publics, c'est d'imposer à cette époque, à la Compagnie, des tarifs réduits.

En 1882 et 1883 la Compagnie a gagné beaucoup, dans la dernière année, le bénéfice s'éleva à 800.000 fr., il y a 5 millions de capital, ce qui représente un revenu brut de 150 0/0. En 1884 et 1885, elle gagna encore plus, et dans sa période quinquennale, en mettant comme elle l'a fait pour 1883, 400.000 fr. à la réserve, elle aura amorti la moitié du capital d'établissement.

Il y a 40 ans de concession, or, que fera-t-elle pendant les 35 ans de concession restant, si ce n'est d'exploiter le public.

Il faut abaisser les prix des places pour la ville et la banlieue, supprimer les correspondances, et mettre un prix unique pour tout le réseau.

C'est pour échapper à cette révision, qu'elle distribue à tout ce qui touche de près ou de loin à l'administration, des cartes pour circuler gratuitement sur les tramways, cars-Ripert....

Art. 26 (insignifiant), s'applique au transport des marchandises).

« Art. 27. Les ingénieurs et les agents chargés de la surveillance de la voie

seront transportés gratuitement dans les voitures des concessionnaires. »

Voilà les seuls agents à qui la Compagnie doit le passage gratuit, or, ces agents sont au nombre de cinq, et il y a près de 300 pensionnaires gratuits.

La Compagnie des tramways a lié les bras au Conseil général, au Conseil municipal. Toutes ces soi-disant querelles, ne sont que des chicaneries qui se jouent au détriment de celui qui paie pour aller en tramway. Il y a un conseiller municipal qui joue un singulier rôle quand il s'agit des tramways, nous l'engageons à se modérer, car nous lui rappellerions quatre chiffres formant un nombre égal au numéro de sa maison, suivi de trois zéros.

La concession accordée à la Ville de Lyon par l'Etat, a été rétrocédée par elle à une Société dite de Travaux et Transports, et dont le conseil d'administration était présidé par le baron Hausmann.

La Compagnie des travaux et transports délégué pour arrêter les bases de la rétrocession, M. Sosthènes Lefrançois, ingénieur, un des membres de son conseil d'administration. Voici ce traité de rétrocession.

(A suivre.)

BRUITS DE LA VILLE

Le projet des eaux. — La commission technique, composée de MM. Veyrassat et Delsand, ingénieurs et de M. Lory, géologue, a donné son avis.

Tout est à recommencer, et l'ingénieur de la voirie fait un nouveau rapport. La question des eaux à Lyon est sous la forme du tonneau des Danaïdes, la fumisterie la plus gigantesque que l'on puisse imaginer.

On ne peut se moquer plus largement d'une population, que ne s'en moque dans cette question l'administration municipale, le maire en tête.

La crise ouvrière. — Six cents personnes avaient répondu à l'appel des organisateurs de la réunion tenue jeudi matin, à neuf heures, salle Fredouillère, aux Brotteaux.

Après la formation du bureau, la parole est donnée au rapporteur de la commission qui s'est rendue auprès de la municipalité. M. le maire a promis des secours qui peuvent, selon lui, s'élever à deux francs tous les dix jours.

A cela, les citoyens délégués ont répondu que MM. les membres de la municipalité ne se contenteraient probablement pas de cette faible somme pour vivre.

Le rapport constate en outre, que le Maire aurait dit que la délégation ne représentait qu'une infime majorité de la population ouvrière.

En réponse à cette objection, la commission propose d'organiser, lundi, un grand meeting pour montrer à M. Gailleton qu'il y a au moins, à l'heure qu'il est, 40.000 ouvriers sans ouvrage dans la ville de Lyon.

D'autre part, on a dit aux délégués que l'on ne mourait pas de faim à Lyon, qu'il y avait un hôpital pour ceux qui seraient ramassés dans les rues.

Après la lecture du rapport, l'assemblée nomme une commission de quinze membres dans chaque arrondissement pour dresser une liste des ouvriers sans travail, afin de montrer à la mairie le nombre des malheureux qui, faute d'occupation, meurent de faim.

Tout s'est passé dans le plus grand ordre et sans le moindre incident.

Les protêts à Lyon. — L'huissier Boniface est le fermier du monopole des protêts, qui ne se font pas chez l'huissier Max.

Boniface et Laurens, c'est Laurens et Boniface, ce qui explique l'ouverture du bureau de recouvrement à neuf heures et quart, la lenteur des opérations et la fermeture à onze heures.

Il y a là un abus qu'on ne peut tolérer plus longtemps.

Nous exposerons la situation dans tous ses détails, et le public jugera, mais il ne peut continuer à être malmené par mesieurs les chevaliers du protêt.

Récompensés bien mérités. — Il est certain qu'au premier janvier, on verra les citoyens Rossigneux et Rochet, chevaliers de la Légion d'honneur. Ce dernier l'aurait été depuis deux ans sans le premier.

On vient bien de décorer le citoyen D. dieu.

Nomination du secrétaire général de la Mairie. — L'arrêté qui nomme le citoyen Bonnet secrétaire général de la Mairie de Lyon vient d'être pris. Gailleton et Hirschmaires de Lyon réunis dans le même Bonnet.

Société de tir de Lyon. — Résultats des concours offerts au public le 1^{er} dimanche de septembre :

A 300^m, 1^{er} prix, M. Dousdebès 264 degrés ; 2^e, M. Miesusset 255 ; 3^e, M. Pradère 256 ; 4^e, M. Muller 259 ; 5^e, M. Ferlay 256 ; 6^e, M. Brolet 258 ; 7^e, M. David 250 ; 8^e, M. Cottard 255 ; 9^e, M. Schulthess 252 ; 10^e, M. Lardière 253.

A 300^m, fusil modèle 1874, 1^{er} prix, M. Lardière 27 points ; 2^e, M. Rittmannsperger, 25 ; 3^e, M. Pradère 20 ; 4^e, M. Petite 19 ; 5^e, M. Renaud 19 ; 6^e, M. J. Grel 17 ; 7^e, M. Vacher 17 ; 8^e, M. Charbotel 16 ; 9^e, M. Charpenel 16 ; 10^e, M. Vial 14.

Ficelle de St-Just. — Les dimanches et jours de fêtes légales, on voit au-dessus des tourniquets un écriteau indiquant que ces jours-là la Compagnie est autorisée à percevoir de Lyon aux Minimes, et de St-Just aux Minimes le tarif de 0.15 c. et secondes.

Lundi 8 septembre, beaucoup de voyageurs ont rabroué les malheureux receveurs, en leur faisant remarquer que ce lundi 8 septembre n'était ni un dimanche ni un jour de fête et que la Compagnie n'avait pas le droit de percevoir les 0.15 qu'on exigeait d'eux.

Si les gens qui président aux destinées de cette ficelle étaient un peu plus intelligents, ils maintiendraient dans la salle d'attente, sur une grande affiche la teneur du décret du 28 mars 1881, qui autorise la Compagnie à percevoir cette taxe de 0.15 c. certains jours de l'année.

La Compagnie est autorisée à percevoir 0.15 c. de Lyon aux Minimes, et de St-Just aux Minimes « les dimanches et les fêtes concordataires, telles que l'Assomption, l'Ascension, Noël, la Toussaint. Il faut encore ajouter les jours suivants : 14 juillet, 1^{er} janvier, mardi-gras, lundi de Pâques, lundi de Pentecôte, la Nativité (8 septembre), le jour des Morts (lendemain de la Toussaint), l'Immaculée-Conception (8 décembre).

Si la Compagnie ne faisait pas mystère de ce décret, elle aurait évité toute réclamation désagréable.

Nous espérons que l'honorable administrateur M. Vincent Chapuis, qui est tout puissant dans cette ficelle, fera, dès son rétablissement, que nous appelons de tous nos vœux, le nécessaire pour éviter désormais les scènes regrettables qui ont eu lieu lundi dernier.

Un démenti, s. v. p. — On annonce que l'adjoint Bouffier vient de commander des courroies pour être distribuées aux ouvriers sans travail, auxquels il a dit « de se servir d'un cran en attendant la fin de la crise. »

La distribution doit avoir lieu à l'Hôtel-de-Ville, lundi prochain.

Ces courroies peuvent se serrer à deux et trois crans, M. Bouffier en démontrera l'usage.

SOLUTION DU DERNIER LOGOGRAPHE

Empire, où l'on trouve : Epire, bre. mère, pie, emir, prime ré, mi, mire, rime, Pirde.

Ont trouvé la solution : M. E..., rue Palais-Grillet, Lyon. Louis B..., de Trévoux.

ENIGME HOMONYMIQUE

Un grand fleuve, lecteur, roule à mes pieds ses eaux, Capitale je suis. Mais si ta fantasia Préfère voir en moi l'un des plus grands fleuves, Bien vite j'accourrai du fin fond de l'Asie. A ce nom de fleuve, tu te frottes le front Et dis, cher lecteur : « Mais, c'est la République ! » Se tromper est permis ; un esprit un peu prompt Peut confondre aisément : aussi bien m'explique, Et vais te démontrer où gisait ton erreur : Certes la différence entre nous est notoire : Nous portons toutes deux, il est vrai, la terreur : Mais elle est rouge et je suis noire.

René STINE.

La Guerre de Chine

CANTON

Canton, qu'une garnison française a occupée pendant dix-huit mois est la ville la plus importante de la Chine méridionale. Elle est le siège d'une vice-royauté qui comprend les deux provinces de Canton et de Kouan-Si. Le nombre de ses habitants est évalué de 1.000.000 à 1.200.000. La ville est située sur un grand fleuve, le Siklang, au point où il commence à se diviser en plusieurs bras et à former une multitude d'îles, et à une assez grande distance de la mer. Elle forme un carré parfait, elle est entourée de hautes et épaisses murailles et une ceinture de fort la protège. En dehors des murailles, sur le

bord même du fleuve, sont établies les factoreries où résident les commerçants étrangers et les consuls. Au delà des factoreries, au pied des murailles, le long de la rivière, s'est formé un faubourg où logent les artisans et les petits marchands qui ont journalièrement affaire aux négociants des factoreries et aux équipages étrangers, et où quelques Européens ont construit des habitations.

En face de cette ville nouvelle est l'île d'Honau, où s'est créé un autre faubourg ; puis le fleuve qui coulait depuis quelque temps du sud au nord, tourne vers l'Est. Ce coude est battu par un très ancien ouvrage qui porte, on ne sait pourquoi, depuis le dix-huitième siècle, le nom de Jolie-Hollandaise ; au dessous se trouve un fort construit depuis la dernière guerre et qu'on appelle la Jolie-Française. Là s'arrêtent les défenses proprement dites de Canton. Au dessous de la Jolie-Française une petite île, longue et étroite, ferme à demi le passage et forme un mouillage excellent : c'est Whapoa, le port de Canton, où doivent s'arrêter les bâtiments d'un fort tonnage. Le bras sur lequel est situé Whapoa, et qui est le seul propre à la grande navigation, prend

ici le nom de Rivière de la Perle, pour le distinguer des autres. Aux trois points où le lit de cette rivière est le plus resserré sont établis trois barrages qui permettent de fermer le passage.

Après le troisième barrage, la rivière s'élargit considérablement et devient un bras de mer : c'est ce que l'on appelle le Bogue ou la bouche du Tigre (*Bocca Tigris*), nom que les marins lui ont donné parce que la dispositions des côtes représente assez grossièrement une gueule entr'ouverte. Le Bogue débouche dans une vaste baie, la baie de Lin-tia, qui est fermée par un archipel composé de plusieurs centaines d'îles, grandes et petites, disposées en demi-cercle. L'une des plus méridionales et des plus grandes de ces îles se termine par une petite presqu'île abritant une bonne rade et à l'extrémité de laquelle s'élève Macao. La plus éloignée de ces îles, bien séparée des autres, et déjà en pleine mer, est Hong-Kong, qui n'était guère qu'un banc de sable quand les Anglais se la firent céder ; mais c'est un poste d'observation qui surveille aisément tout ce qui entre dans la baie de Canton et tout ce qui en sort.

Les Anglais ont attaqué trois fois Canton. Au début de leurs démêlés avec

la Chine, en juin 1840, sir Gordon Bremer arriva dans la baie de Canton avec quinze bâtiments de guerre, quatre bateaux à vapeur et vingt-cinq transports portant 4,000 hommes de troupe de débarquement. L'escadre anglaise réduisit sans peine au silence les forts de la Barrière ; puis 400 soldats de marine débarquèrent, en enclouèrent les canons et en firent sauter les murailles. La flotte anglaise s'en tint longtemps à un blocus ; et ce ne fut que plusieurs mois après qu'elle attaqua les forts qui défendaient l'entrée du Bogue. Pendant que les vaisseaux les bombardaient, les troupes de débarquement, mises à terre, attaquaient et dispersaient un corps d'armée chinois. L'action militaire fut de nouveau suspendue par des négociations : elle fut reprise immédiatement après leur échec. Cette fois, la Jolie-Hollandaise fut réduite et occupée par les Anglais : puis ce fut le tour des forts et batteries qui défendaient les approches de Canton. Le corps expéditionnaire anglais fut débarqué avec son artillerie au nord de la ville et à une distance de deux milles en face des retranchements qu'une armée chinoise avait élevés et qui reliaient entre eux les forts extérieurs. Le feu de ces quatre

forts fut éteint par l'artillerie anglaise, et tous les quatre furent successivement enlevés d'assaut, mais non sans des pertes sensibles. Les Anglais allèrent ensuite attaquer dans ses positions l'armée chinoise, qui campait en dehors de la ville, et ils la dispersèrent. Ils se préparaient à attaquer la ville elle-même, lorsqu'une suspension d'armes intervint.

Les Anglais rembarquèrent leurs troupes et retournèrent à Hong-Kong, qu'ils occupèrent définitivement. Ces deux démonstrations contre Canton n'ayant produit aucune impression sur la cour de Pékin, les hostilités durent être reprises ; mais les Anglais transportèrent leurs opérations dans les eaux de Yangtze, et allèrent attaquer Nankin.

La troisième expédition des Anglais contre Canton leur coûta beaucoup plus de peine. Elle eut lieu en 1857 et 1858, pour obtenir réparation de la saisie de la barque l'*Arroco* et de l'insulte faite au pavillon anglais. L'amiral sir Michael Seymour détruisit les forts de la Barrière, captura les forts du Bogue, la Jolie-Française et la Jolie-Hollandaise, mais comme il n'avait pas de troupes de débarquement, il ne pouvait tenter

rien de sérieux contre Canton ; il dut se contenter de garder les positions qu'il avait prises, et attendre l'arrivée des renforts qu'il avait demandés.

Pendant ce temps, les jonques de guerre chinoises débouchaient dans la baie par les divers bras du fleuve et menaçaient les communications des Anglais.

Les Chinois entreprirent de relier entre elles les diverses îles qui ferment l'entrée de la baie d'occuper avec des jonques de guerre, enchaînées les unes aux autres tous les passages et d'enfermer graduellement l'escadre

BRUITS DU DEHORS

Givors (Rhône). — Il n'est bruit dans cette ville que de l'arrivée du commandant Pitrat, chef du bataillon des sapeurs-pompiers de la ville de Lyon. On parle d'une réception faite en grande pompe à cet enfant de Givors, venant terminer sa carrière au pays natal.

Vienne (Isère). — Le député docteur Couturier, vient de faire don à la ville de Vienne des nombreux discours qu'il a prononcés à la Chambre en faveur de l'industrie de la draperie frappée comme toutes les autres par la concurrence étrangère. Ces discours forment un volume couvert en peau de carpe, et dédié au maire de Vienne, candidat aux élections sénatoriales.

Chatonnay (Isère). — On parle beaucoup dans le canton de la candidature du maire Vicat au conseil général. Ce républicain dont les actes, politiques et sont enregistrés par ses électeurs, présente en effet, toutes les conditions voulues pour faire un excellent conseiller général. Libre penseur, franc-maçon; avec ses titres on peut arriver partout, avec une préfecture.

Rive-de-Gier. — Le citoyen Russey, ancien maître de forges et chevalier de la Légion d'honneur, a sa candidature en remplacement du citoyen Chavanne. Nous applaudissons à ce choix; le citoyen Russey est un Laroche-Joubert, qu'on ne doit pas mettre en parallèle avec un bohème politique comme le citoyen Chavanne, député actuel.

Roanne. — L'arrondissement de Roanne serait, paraît-il, mécontent du citoyen Brossard son représentant. Il est difficile d'être, de concevoir une nullité pareille au citoyen Brossard. Errant d'exploitation en exploitation, ce député, ancien élève de l'Ecole des Mines de St-Etienne, a fini par trouver la position de député. Riche propriétaire à Pouilly-sur-Loire, ce sous-vétérinaire ferait mieux de planter ses choux, que d'encombrer les bancs du palais Bourbon de son incapable personne.

Anse. — Le citoyen Carrière, conseiller général du canton, a convoqué ses électeurs pour lundi 21 septembre, sur la place du Marché aux bœufs de Villefranche, pour leur rendre compte de son mandat. La place du Marché, voilà le forum politique de cet abracadabrante conseiller général. On peut l'y voir tous les lundis distribuant les poignées de mains les plus républicaines, et d'autres minauderies maçonniques.

St-Chef (Isère).
Petit, tout est petit
Dans ce joli petit village
Petit tout est petit
Dans ce joli petit pays.

Jusqu'au magistrat nouveau modèle, qui s'appelle Petit.

Cet honorable citoyen a une binette qui sied à ses allures. Petite tête déformée, yeux exorbitants, menton pointu, le tout emmanché sur un long cou. Le magistrat de St-Chef ressemble à une de ces têtes de pipes en cerisier, ou à une de ces têtes sculptées sur les cannes en bois.

Natif de Dolomieu, près la Tour-du-Pin, pays de dindes et de chataignes, notre homme user ses culottes sur les bancs de l'école jusqu'à 19 ans.

Nous connaissons la peine qu'il a eue pour obtenir son brevet, à une époque où le candidat de remplacement, l'élève, faisait cependant tout recevoir, bon et mauvais.

Nous savons combien à Bourgois, il était huppé par ses collègues, dont son pédantisme malsain l'éloigna tout de suite.

Ce cuistre là, se mêle aujourd'hui de politique, oubliant qu'il est le très humble serviteur de chaque habitant de St-Chef, qui le paie avec les impôts qu'il verse dans la caisse du percepteur.

Or, parmi les habitants, il y en a de toutes les opinions. Lorsque le magistrat Petit va

présider le club Guibet et le club Catiot, lorsqu'il écrit aux journaux, lorsqu'il insulte ceux qui ne sont pas de son opinion, il commet autant d'infamies. Ces réactions, nous qu'il dénonce, sont tous d'honnêtes gens, qui lui donnent son pain.

Quand on veut faire de la politique telle que celle que fait Petit, il ne faut rien devoir à personne.

Le citoyen Petit a fait, le soir des élections du 4 mai, des affiches du goût de celles-ci :

FAILLITE ÉLECTORALE.
AU GRAND ST-BASILE.
Maison d'habillements ad hoc, Bazaine et Cie.

Quelle intelligence! que la faillite électorale n'amène pas la banqueroute de la République et des caisses d'épargne, c'est ce que nous souhaitons.

Voilà de l'esprit! Mais ceux qu'il appelle Basile et Bazaine, ne peuvent se reprocher de prendre le pain d'une main, et de frapper de l'autre. Quel est le Basile et le Bazaine?

Le magistrat Petit qui va à la messe, et qui lorsqu'on lui parle de cela n'a pas le courage de son opinion, est-il un Basile ou un Bazaine, oui ou non?

Pédant, ignorant, poseur, peigné, graissé et huileux comme un Croate, voilà encore à quoi ressemble celui qui est plus maire à St-Chef que Zouzou-Neyret.

Ce cuistre fera bien de réfléchir, de se tenir à l'écart de toute politique, de cesser ses dénonciations, ses articles de journaux, et de s'occuper de son enseignement. Qu'il apprenne donc à ses élèves à lire et à écrire, s'il le peut. Qu'il soit meilleur avec ses adjoints, et plus humble avec les gens qui le paient. La meilleure politique qu'ait à faire Petit, c'est de ne pas faire du tout. A revoir, l'Impérial reparlera de lui.

ASSOCIATION HORTICOLE LYONNAISE

EXPOSITION D'HORTICULTURE

Jeu, à 2 heures, d'orticulture l'ouverture de l'exposition d'horticulture et de viticulture avec tout l'éclat que comportait cette manifestation, sans précédent des progrès constants de l'horticulture lyonnaise.

Nos principales autorités militaires et civiles avaient répondu à l'invitation de M. le président Dutailly qui, en les accompagnant a pu constater tout l'intérêt qu'elles portent à une exposition sans rivale, à laquelle chaque exposant a fourni selon ses moyens et ses apports, son contingent de succès dans le présent et pour l'avenir.

Le jury composé des principaux horticulteurs de Paris, de Dijon, de Bourg, de Montpellier et de M. Bancelon, de Lausanne, à qui a été dévolue la présidence en témoignage de l'accueil que les Jures Français avaient reçu de la part de la Société d'horticulture suisse, a manifesté à maintes reprises son étonnement et sa satisfaction.

Nous mentionnons tout d'abord, et sans attendre l'heure de la distribution des médailles, que le grand prix d'honneur a été attribué en assemblée plénière du Jury, à M. Comte, dont les plantes de serres ont fait l'admiration des amateurs et d'un nombreux public.

Ce prix d'honneur consiste en un vase de Sèvres offert par M. le président de la République.

Nous adressons nos sincères félicitations à M. Comte, dont la modestie égale la science horticole.

On s'extasia aussi devant l'exposition des cépages américains de M. Gaillard, de Brignais, qui en présence des résultats merveilleux qu'il a obtenus, a été invité par M. le président de l'association horticole lyonnaise, à faire samedi à quatre heures, une conférence sur les vignes américaines.

Si l'exposition est agréable à l'œil, il faut aussi qu'elle soit utile aux progrès de la viticulture et de l'horticulture.

M. le président Dutailly, a résolu en trois mots, la devise de l'exposition, *mi-seul utile dulci*.

Le soir, un banquet de cent cinquante couverts, réunissait chez Maderni, le jury et les membres de l'Association horticole.

Les représentants de la presse y étaient nombreux.

Le *Progrès*, le *Public*, le *Nouvelliste*, le *Salut*, le *Lyonnais*, le *Courrier de Lyon*, l'*Express*, l'*Impérial*, avaient répondu à la gracieuse invitation, qui leur avait été faite.

Les toasts et les chansons se sont succédés avec entrain au milieu des applaudissements.

M. Dutailly qui présidait, ayant à ses côtés le doyen de l'horticulture de France, dont les longs cheveux blancs semblaient lui faire une auréole de gloire et de nouvelle jeunesse, a su avec un tact parfait et son esprit habituel, mêler la politique de cette fête fleurie et exalter au milieu de couleurs de la flore lyonnaise, les trois couleurs de notre drapeau, en portant un toast à nos braves soldats qui se battent au Tonkin.

Aussitôt la dépêche suivante a été rédigée et adressée à M. le ministre de la marine, au milieu des applaudissements patriotiques des convives.

MINISTRE MARINE, PARIS.
Deux cents sociétaires de l'Association horticole lyonnaise, réunis en banquet à la suite de l'exposition, ont porté, sur la proposition de leur président, M. Dutailly, un toast à l'amiral Courbet, à nos braves officiers, soldats et au succès de nos armes.

J. NICOLAS.
Secrétaire de l'Association horticole.

A minuit l'on s'est séparé et donné rendez-vous le lendemain et jours suivants dans la vaste enceinte de l'exposition pour visiter plus en détail, les merveilleuses horticoles qui en font l'éclat et la splendeur inaccoutumés.

La distribution des récompenses aura lieu dimanche, 14 septembre, à 2 heures, à l'exposition même.

La musique militaire prêtera son concours à cette solennité.

Plusieurs musiques civiles ont été aussi invitées à se faire entendre.

UN PEU DE TOUT

La première expérience de MM. Renard et Krebs, capitaines-aérostiers à l'école de Meudon vient de donner un élan sinon décisif, du moins extrêmement scientifique et persévérant à la direction des ballons. Monter dans un aérostat, se diriger vers un point quelconque et revenir atterrir au point de départ, n'est-ce pas merveilleux? c'est ce qu'ont fait MM. Renard et Krebs avec le petit ballon auquel ils travaillent depuis au moins deux ans.

Le ballon par lui-même affecte la forme d'un cigare et la nacelle est munie d'un appareil électrique faisant mouvoir une hélice; tel est en résumé le principe de la chose. Les autres détails ne rentrant pas dans notre compétence et le patriotisme exige le secret le plus absolu.

Mais honneur et courage à MM. Renard et Krebs.

Puisque nous sommes aux inventions, ou plutôt aux perfectionnements, félicitons M. de Wogan qui vient de faire une petite promenade jusqu'au golfe de Lyon et dont le retour à Paris s'est effectué sans grave accident. Dans son petit canot de papier, M. de Wogan a parcouru le Rhône, terrible dans certains endroits, et affronté la pleine mer, dans une coque de noix, si je puis m'exprimer ainsi.

A Lyon, une chaleureuse ovation a été faite au pionnier de la navigation.

Vous figurez-vous dans une petite barque dont la coque a trois millimètres d'épaisseur, et de plus cette coque en papier? Votre serviteur prend la chair de poule, il y songe, et pas courageux du tout, en y voyant pour sa part, qu'il lui aurait été plus agréable de faire des petites bou-

lottes de papier mâché avec son canot, que d'aller ainsi affronter la mort.

Encore à M. de Wogan : honneur et courage.

Les partisans de la crémation sont en gène, et les pétitions pleuvent chez le ministre de l'intérieur.

La première crémation vient d'être faite sur la plage d'Etretat, avec le consentement du préfet du département, et en la présence du maire de cette ville.

Le prince indien Abu-Sahif Koanderao, qui était venu en France faire une saison, est mort à Etretat, au milieu de ses parents et serviteurs qu'il avait amenés de sa tribu.

Le règlement de ce peuple encore un peu sauvage exigeant que le défunt soit incinéré, les naturels de la suite du prince ont demandé l'autorisation au gouvernement français de suivre les lois de leur pays.

La demande ayant été accordée, les gens du Rajah ont immédiatement préparé le bûcher traditionnel et dans la nuit suivant la lettre permissionnaire, le corps du prince a été consumé.

Une partie des cendres a été engloutie par la mer, une autre jetée au vent et le reste mis dans une urne funéraire que les parents du Rajah vont envoyer immédiatement à sa veuve. Triste colic, et cruelle annonce, car il est encore en usage dans la tribu du prince défunt que la veuve se jette toute vivante dans un bûcher enflammé.

Espérons que la pauvre femme ne suivra pas les lois de son pays et qu'elle pourra faire encore le bonheur de ses sujets d'abord, et ensuite d'un second mari.

Les Hommes de la Défense nationale

Le correspondant parisien de la *Gazette de Cologne* donne les détails suivants sur les membres du gouvernement de la Défense nationale :

Il y a eu hier quatorze ans que l'Empire fut renversé à Paris, et qu'à sa place s'installa le gouvernement de la défense nationale, composé de douze membres. Il est intéressant de savoir ce que sont devenus ces douze personnages dans le court espace de quatorze ans et quelle influence ils ont conservée dans la suite, eux qui gouvernent la France sans contrôle.

Six d'entre eux sont morts, à moitié ou presque entièrement dans l'oubli. Crémieux, le ministre de la justice de la Défense nationale, qui se fit principalement connaître par ses efforts pour faire déclarer inéligibles les anciens candidats officiels, est mort en 1880; depuis déjà longtemps il était rentré dans la vie privée.

Garnier-Pagès et Glais-Bizoin font aussi défaut et ce n'est pas seulement la mort qui les a enlevés à leur pays, mais ils sont tellement oubliés qu'aujourd'hui peu de Français pourraient dire au juste ce qu'ils ont été. Il en est de même d'Ernest Picard, le ministre des finances d'alors, décédé sénateur inamovible. Jules Favre a eu un meilleur sort; ministre des affaires étrangères, il joua un rôle des plus importants et ses actes ne sont pas encore oubliés.

Mais il ne trouva pas certainement beaucoup de reconnaissance auprès de ses concitoyens, et encore aujourd'hui son nom comporte toujours quelque chose d'odieux, parce qu'il fut apposé à Versailles au bas du traité qui faisait perdre à la France deux provinces et cinq milliards. Lui aussi n'était plus ministre quand il mourut, et ses dernières années furent troublées par des remords personnels. Comme dernier mort, nommons Léon Gambetta, l'âme de la Défense nationale, qui jusqu'au dernier moment, malgré sa chute du ministère, conserva une très grande influence, qu'il garderait encore aujourd'hui, si la destinée n'avait mis fin à sa vie. Son heureux successeur — et maintenant nous arrivons aux vivants — a été Jules Ferry, — qui joua dans la Défense nationale un rôle secondaire,

et à qui personne n'aurait prédit sa carrière ultérieure.

Deux de ses collègues d'alors, Rochefort et Jules Simon, sont les ennemis acharnés de sa politique. Le premier est resté ce qu'il était déjà, pamphlétaire spirituel et sans conviction politique qui combat Ferry avec la même fureur qu'il montrait autrefois contre l'Empereur Napoléon; le second est un homme aigri, qui s'est rendu pour toujours impossible, bien que, comme orateur et comme philosophe, il dépasse de plusieurs têtes tous les politiciens actuels et qu'il eût certainement mérité un meilleur sort. Malgré ses erreurs politiques il reste une des figures les plus considérables de la troisième République, et il est regrettable sous plus d'un rapport qu'on le regarde seulement comme un homme d'opposition.

Parmi les vivants, il y a aussi des morts, et nous pouvons citer comme en faisant partie Emmanuel Arago qui même une vie contemplative à l'ambassade de Berne, et Eugène Pelletan qui se contente de siéger sur les bancs du Sénat et d'avoir un fils rédacteur en chef de la *Justice* et député. En somme, la mort et l'oubli ont fait une riche moisson parmi les *douze*, et à part Simon et Rochefort, il ne reste plus que Jules Ferry qui, au reste, résume aujourd'hui, en sa seule personne, l'influence que posséderent autrefois les Douze ensemble.

Nouvelles Militaires

Le ministre de la marine a reçu du général Brière-de-l'Isle, un télégramme daté d'Hanoi lui annonçant sa prise de possession du commandement des forces de terre et de mer au Tonkin à partir du 8 septembre 1884.

A cette date, tout était parfaitement calme au Tonkin.

Le général Brière-de-l'Isle, accompagné du colonel Guerrier et de ses officiers d'ordonnance, est parti ce matin.

Le général Brière-de-l'Isle, a pris comme chef d'état-major, M. Creton, chef de bataillon d'infanterie et comme sous-chef, M. Le Dentu, chef de bataillon d'infanterie de marine.

La dernière dépêche officielle, adressée par le général Millot au ministre de la marine, annonce le décès du colonel Brionval, mort d'une pneumonie foudroyante.

Les grandes manœuvres.

Samedi, ont commencé les premières opérations du 17^e corps d'armée, qui, comme on sait, exécute dans ce moment de grandes manœuvres : les troupes se sont concentrées sur Lectoure. On assure que cette manœuvre s'est brillamment accomplie. Personne ne désire plus vivement que nous qu'il en ait été effectivement ainsi. Nous reviendrons d'ailleurs sur ces manœuvres quand les détails seront connus, quand nous aurons entre les mains, tous les éléments de discussion.

Au début des opérations, le général Lewal a adressé aux troupes, un ordre du jour où nous trouvons le passage suivant :

« Nos effectifs sont réduits d'une classe entière.

« Nous avons perdu nos meilleurs soldats et près de la moitié de nos cadres inférieurs. »

En s'exprimant de la sorte, le général Lewal, fait, sans le vouloir, une très péremptoire critique de la façon dont nos affaires militaires sont conduites.

Il est incontestable que le renvoi d'une classe, à la veille des grandes manœuvres, est un non sens, une faute grossière, qu'aucun argument ne saurait pallier.

Bien loin de congédier des hommes à ce moment là, c'est précisément alors qu'il faudrait en rappeler.

CONSEIL D'ARRONDISSEMENT

Election du 14 Septembre 1884

2^e CANTON DE LYON

Le candidat Guillermier

D'immenses affiches annonçaient dès vendredi 5 septembre, que le candidat Guillermier sollicitait les suffrages de ses concitoyens, pour siéger au Conseil d'arrondissement.

Guillermier ? Qu'est-ce que Guillermier ? Telle est la question que se posaient les lecteurs de ces affiches.

Le candidat au Conseil d'arrondissement pour le 2^e canton (Bourse, Hôtel-Dieu, Mont de Piété) est un modeste.

L'avis de tous ceux qui connaissent les époux Guillermier, est que la citoyenne Guillermier, équivalait à l'engagement dans le Conseil d'arrondissement au citoyen Guillermier.

— Le candidat Guillermier, est un vétéran du comité central.

— Etre quelque chose, voilà l'ambition et le rêve d'un quart de siècle du citoyen Guillermier.

Voir son nom imprimé, voir s'arrêter devant son magasin, angle des rues Grenette et Mercière, un municipal à cheval, apportant une dépêche au conseiller d'arrondissement, c'est le bonheur, le vrai bonheur pour Guillermier, candidat.

Electeurs, vous n'avez pas daigné vous déranger, pour affirmer le choix fait par le comité central du candidat Guillermier, dérangez-vous aujourd'hui. Guillermier est un incapable de plus qui viendra renforcer la pléiade d'incapables, déjà nombreux, que renferme le Conseil d'arrondissement. Et encore, le candidat Guillermier peut avoir un mentor qui manque à bien des membres de cette assemblée.

Electeurs un bon mouvement ! Guillermier attend son mouvement ! Impatience.

Laissez-le attendre, si vous avez un choix à faire, nommez tout autre que Guillermier.

LETTRE D'UN DOCTEUR

« Monsieur Auguet,
« Je ne puis résister au désir de vous exprimer toute ma satisfaction au sujet de votre excellent VIN AUGUET, tonique réparateur. Dernièrement, j'ai été assez sérieusement malade et la convalescence a été de courte durée, grâce à votre Vin dont j'ai fait usage et qui m'a remis promptement sur pied. Mais je ferai un devoir et un plaisir de le recommander à mes clients. »

NOTA. — Dépôt du VIN AUGUET : les bonnes pharmacies et chez l'inventeur, rue Thomassin, 8, Lyon, lequel tient l'original de la lettre ci-dessus à la disposition du public.

Destruction CAFARDS

Par L'INSECTICIDE GALZY
Le kil. 12 fr.; 100 gr., par la poste, 1 fr. 95
E. GALZY, fab., 23, rue Bugeaud, LYON

Les célébrités médicales recommandent de s'abstenir absolument de fruits pendant le

CHOLÉRA
DESSERT TOUJOURS
BISCUITS
OLIBET
20 Médailles et Diplômes d'Honneur

l'amiral Seymour ayant été rejoint par la flottille du commodore Elliot, qui venait de nettoyer tout le cours inférieur du fleuve, mit son pavillon à bord du *Coromandel*, petit bateau à vapeur qu'il avait nolié, passa devant l'ancien emplacement des factoreries que les Chinois avaient brûlées et rasées, comme ils avaient fait des établissements de Whampoa et se présenta à la tête de son escadre à l'entrée du bras qu'on appelle la passe de Fatshan. Il avait avec lui 20 bâtiments; mais les vaisseaux ne purent prendre part à l'action, parce que leur tirant d'eau ne leur permit pas d'avancer.

Le pays est coupé en deux par une île sur laquelle les Chinois avaient établi une batterie de six canons. 72 jonques de guerre, armées chacune d'un gros canon et de plusieurs petites pièces, étaient rangées dans le chenal, à droite et à gauche de l'île, la poupe tournée vers la mer et la proue vers le haut fleuve. Sur la rive gauche, une colline escarpée avait reçu une batterie de 19 pièces; diverses batteries avaient été établies sur la rive opposée. Jonques et batteries représentaient ensemble une force de 300 pièces et de 10,000 hommes.

Pour attaquer cette formidable posi-

tion, l'amiral Seymour lança dans la passe ses six canonnières et toutes les chaloupes de ses vaisseaux, portant ensemble 2,000 marins et soldats de marine. Ce fut sous un feu effroyable que les soldats de marine furent débarqués sur la rade gauche et montèrent à l'assaut de la colline et de la batterie qui la dominait. Les Chinois avaient établi leurs canons de façon à balayer la passe: ils n'avaient prévu ni un débarquement ni un assaut. Leur artillerie ne leur fut d'aucun secours contre les assaillants. Ils furent débusqués de cette forte position.

La flottille avança donc, mais la mer était basse, les premiers bâtiments se heurtèrent à des jonques que les Chinois avaient coulées dans le chenal; quelques autres échouèrent. Il fallut attendre le retour de la marée pour franchir cette barrière. On se trouva alors à la portée de l'artillerie des jonques qui ouvrirent toutes ensemble un feu nourri et bien dirigé.

Le commodore Keppel, qui avait pris la tête, alla droit à la plus forte des jonques avec sa canonnière et trois chaloupes et l'enleva à l'abordage. Les Anglais avaient à peine quitté cette jonque pour attaquer celle d'à côté, qu'elle sauta. La

ligne était rompue, un passage était ouvert; et laissant au détruit l'escadre il se mit à la poursuite de la flottille. Les jonques, le commodore remonta la rivière et atteignit, quatre milles plus haut, une autre île située en face de Fetshan. Là, les Anglais trouvèrent de nouveaux obstacles matériels et de nouvelles batteries. Le commodore Keppel eut plusieurs de ses officiers tués à ses côtés, et il dut abandonner sa canonnière qui était prête à couler; trois de ses chaloupes s'échouèrent, une quatrième fut coulée. Il fallut s'arrêter et renoncer à enlever Fetshan. Les Chinois se regardèrent comme victorieux, et firent résonner tous leurs gongs en signe de triomphe.

A ce moment, quelques-unes des jonques qui avaient concouru à la défense de Fetshan crurent pouvoir quitter leur ancrage. Le commodore Keppel les attaqua aussitôt et leur donna la chasse. Les Anglais eurent une courte rencontre de leurs chaloupes coulé, mais s'emparèrent de cinq des jonques et redescendirent le fleuve avec leurs prises. Un brillant fait d'armes avait été accompli, un coup avait été porté à la marine chinoise; mais rien encore n'avait pu être tenté contre Canton.

Il fallut donc attendre les renforts que l'amiral Seymour avait demandés et qu'il estimait au plus bas à 4,500 hommes et à une forte artillerie. L'attente dura plusieurs mois et rendit aux Chinois toute leur confiance. Enfin, le capitaine Sherard Osborne arriva avec une escadre de canonnières; des transports amenèrent des troupes de l'Inde et quelques régiments d'Angleterre et un petit corps de troupes françaises vint se joindre à l'expédition. L'amiral Seymour eut alors à sa disposition un peu plus de 6,500 hommes, sans les équipages de sa flotte.

L'amiral commença par occuper l'île d'Homani, située en face de Canton, et il compléta tous les préparatifs de l'attaque. Le matin du 28 décembre 1857, les troupes débarquèrent, sous la protection du feu de la flotte, à l'est de Canton et attaquèrent le fort Lin qui fut faiblement défendu et que la garnison abandonna à l'approche des assaillants. Les alliés refoulèrent les corps chinois qui se trouvaient dans la place et qui se retirèrent derrière les lignes de retranchements établies sur les hauteurs. Les alliés passèrent la nuit au pied même des murailles que le feu de la flotte continuait à battre pendant toute la nuit.

Les mesures avaient été prises pour donner l'assaut sur trois points aux murs de l'Est; mais un inexplicable découragement s'empara des Chinois qui abandonnèrent les remparts après quelques décharges. Ils se retirèrent vers la porte du Nord par laquelle ils communiquaient avec le corps d'armée campé au dehors. Là, renforcés par un détachement de troupes tartares, ils opposèrent pendant quelque temps une résistance énergique; mais ils furent obligés d'évacuer ce côté de la ville. En même temps un autre fort qui commandait les hauteurs environnantes était enlevé presque sans coup férir.

Il avait suffi d'une lutte d'une heure et demie pour que Canton tombât au pouvoir des alliés; mais ceux-ci n'étaient maîtres que d'une partie seulement de l'enceinte fortifiée. La ville elle-même était encore au pouvoir des troupes chinoises qui entretenaient un feu de mousqueterie presque continu contre les postes occupés par les alliés. Ce fut seulement le 5 janvier que trois colonnes s'engagèrent dans les rues de la ville. Les Français s'emparèrent du quartier habité par les Tartares, les Anglais du palais du vice-roi et du gou-

verneur, et de ces deux grands personnages eux-mêmes.

Quelque temps après, il fallut aller attaquer et disperser un corps d'armée qui s'avancait pour délivrer la ville; mais celle-ci était définitivement en la possession des alliés qui ne l'évacuèrent qu'après la conclusion de la paix à Tien-Tsin.

On vient de voir quels efforts et quels sacrifices cette conquête avait imposés aux Anglais. Depuis lors les Chinois, profitant de l'expérience de 1857, ont remanié toutes les défenses du fleuve et de la ville, et les ont armées d'une artillerie formidable. Ce ne serait point une tâche aisée que de renouveler l'occupation de Canton.

Pour un abonnement d'un an
envoyer 5 francs en timbres poste
ou mandat à l'adresse du Directeur
du Journal rue Sala, 42.

LES HEURES DE CLASSE

Les essais sont concluants; les spécialistes qui composent le conseil supérieur de l'Instruction publique ont enfin reconnu qu'on ne surmène pas les intelligences impunément.

Nos pauvres lycéens avaient les uns 24 heures de classe, les autres 26. Se figure-t-on de jeunes enfants de 14 et 15 ans, voyant défiler devant eux des leçons de grec, de latin, de mathématiques, de physique, de chimie, d'histoire, de littérature, d'anglais ou d'allemand, de géographie, d'hygiène, de dessin linéaire, de dessin d'imitation, de maniement d'armes, de gymnastique... sans avoir chaque jour plus d'une heure et demie pour s'assimiler tout ce qu'on leur a enseigné.

Des hommes de vingt-cinq ans ne pourraient supporter ce régime, et on leur fait supporter voilà quatre ans à de jeunes intelligences.

Qu'a-t-on produit? des ignorants; voilà le résultat des programmes surchargés, voilà la cause de l'abaissement du niveau des connaissances exigées pour l'entrée aux écoles, voilà la cause de la décadence de l'enseignement.

La semaine prochaine, le ministre Fallières, que l'on a planté à l'Instruction publique, va adresser aux Recteurs une circulaire pour ramener à vingt heures par semaine les heures de classe. Qu'on en finisse donc avec ces essais, avec cette instruction tronquée.

Qu'on laisse donc à l'élève le temps de réfléchir, de s'assimiler ce qu'on lui a enseigné. Le travail personnel dans le silence de l'étude, voilà la seule basée d'une solide instruction.

Cette idée bête et absurde qui consiste à croire qu'un élève doit savoir parce qu'il a assisté à une leçon, cessera-t-elle bientôt d'avoir cours?

Ces niveaux d'intelligences seront-ils bientôt expulsés des conseils de l'Instruction publique?

Telles sont les deux questions qui se posent à ceux vraiment compétents dans l'enseignement.

Vingt heures de classe sont déjà un lourd fardeau, espérons qu'on s'y arrêtera définitivement et que l'enseignement ne sera pas soumis à ces convulsions si répétées et si désastreuses pour la jeunesse qui les subit.

CALINO-COURRIER

L'honorable M. Guibollard a pris froid en allant se promener sur les boulevards. De retour chez lui, il se couche et prie sa nouvelle bonne d'aller acheter du chiendent chez l'herboriste pour faire une tasse de tisane.

Un quart d'heure après, Calinette apporte la tisane demandée.

— Comment! déjà, fit le malade; vous en avez donc, du chiendent?

— Oui, monsieur; j'en ai arraché quelques brins au petit balai que vous savez!

Le comble pour un tailleur, c'est de cutoyer des pipes.

Le comble pour un coiffeur, c'est de faire des queues.

Le comble pour un maître de chapelle, c'est d'enlever les chœurs.

SILHOUETTES MUNICIPALES

Le citoyen BIZET. — Taille moyenne, faible corpulence, visage en forme de *lame de rasoir*, chevelure noire, moustache, barbe et sourcils noirs tel est le citoyen Bizet.

Tout de noir habillé, notre édile ressemble à un jeune sous-préfet.

Le citoyen Bizet a su mener de front et la politique et le métier de serrurier-construteur où s'illustrèrent *saint Etienne* et son fils *Oculin*.

Dignitaire de la franc-maçonnerie, vétérans, quoique jeune encore, des luttes du comité central, le citoyen Bizet, a rêvé en tirant la bricole de son soufflet, les grandeurs et la République universelle.

Dans les réunions publiques, sa voix sonore vibre comme unefeuille sous le marteau et il est difficile de le suivre, quand son inspiration prend la clé des champs pour s'aventurer dans les dédales des utopies républicaines.

Sciant quelquefois, il est grincheux en affaires.

C'est lui qui le 26 avril, a interpellé le candidat Gailleton au sujet du peu de travail que font, d'après lui, les employés de l'administration.

Incandescent et bouillant, il n'a pu mettre le 14 juillet au soir, un peu de cendre sur son caractère inflammable.

Il a cru frapper un grand coup sur le cléricisme, en manifestant à Villebois à propos de dix sacs d'avoine qu'avait broyés en une journée la terrible machine à vapeur de l'un de ses coreligionnaires politiques.

Depuis longtemps le citoyen Bizet convoitait un siège au conseil municipal, il en aurait fait une maladie, s'il n'avait pas été élu.

Sa plus noble passion est de manger une dinde rôtie, frottée de truffes et de chair à saucisses.

C'est pour cela qu'il se rend si souvent à Crémieu, son pays natal; ce qui excuse ses goûts gastronomiques.

Il se prélassait gratuitement sur les ressorts des tramways avec le n° 235. Il est beaucoup mieux à sa place dans son atelier, activant le feu de sa forge, qu'à souffler le désordre au milieu du conseil municipal, qu'il fait bouillir d'impatience avec ses interpellations sur des sujets brûlants.

A PROPOS DE NEZ

Connaissez-vous la nazographie?..

Eh bien! la nazographie est une science qui permet, lorsqu'on la possède à fond, de deviner la moralité et le caractère des gens sur la simple inspection de leur appendice nasal.

Le nez, nous disent les adeptes, doit être le plus long possible. Le nez long est signe de mérite, de génie. César, Napoléon ont eu des grands nez.

Le nez droit dénote l'esprit juste, sérieux, fin, judicieux et énergique; le nez en bec d'aigle une propension aux aventures; le nez large, aux narines ouvertes, est l'indice d'une grande sensualité; le nez fendu révèle la bienveillance — c'est le nez de saint Vincent de Paul.

Le nez arqué et charnu est l'indice de domination et de cruauté. Catherine de Médicis, Elisabeth d'Angleterre avaient de gros nez arqués. Le nez busqué et mince, au contraire, est la marque d'un esprit plus brillant, mais plus vain, moins solide et disposé à l'ironie; ce sera le nez d'un rêveur, d'un poète, d'un critique. Si la ligne du nez est retransmise, — disons si le nez est retroussé, — c'est que l'esprit est faible, quelquefois grossier, généralement enjoué, plaisant et folâtre.

Le nez pâle dénote l'égoïsme, l'envie, la sécheresse du cœur; l'homme vil, emporté, sanguin a le nez fortement coloré, mais d'une nuance à peu près égale; chez le buveur, la teinte s'accroît vers la partie inférieure; ceci n'est pas neuf, il y a longtemps que la langue verte parle du nez « coloré ».

Cette science des plus indiscrètes va désoler une foule de gens, qui, pour dissimuler la violence de leurs passions ou les bizarreries de leur caractère, se verront obligés de ne sortir qu'avec un faux-nez!

Le nez pâle dénote l'égoïsme, l'envie, la sécheresse du cœur; l'homme vil, emporté, sanguin a le nez fortement coloré, mais d'une nuance à peu près égale; chez le buveur, la teinte s'accroît vers la partie inférieure; ceci n'est pas neuf, il y a longtemps que la langue verte parle du nez « coloré ».

Cette science des plus indiscrètes va désoler une foule de gens, qui, pour dissimuler la violence de leurs passions ou les bizarreries de leur caractère, se verront obligés de ne sortir qu'avec un faux-nez!

Le nez pâle dénote l'égoïsme, l'envie, la sécheresse du cœur; l'homme vil, emporté, sanguin a le nez fortement coloré, mais d'une nuance à peu près égale; chez le buveur, la teinte s'accroît vers la partie inférieure; ceci n'est pas neuf, il y a longtemps que la langue verte parle du nez « coloré ».

Cette science des plus indiscrètes va désoler une foule de gens, qui, pour dissimuler la violence de leurs passions ou les bizarreries de leur caractère, se verront obligés de ne sortir qu'avec un faux-nez!

Le nez pâle dénote l'égoïsme, l'envie, la sécheresse du cœur; l'homme vil, emporté, sanguin a le nez fortement coloré, mais d'une nuance à peu près égale; chez le buveur, la teinte s'accroît vers la partie inférieure; ceci n'est pas neuf, il y a longtemps que la langue verte parle du nez « coloré ».

Cette science des plus indiscrètes va désoler une foule de gens, qui, pour dissimuler la violence de leurs passions ou les bizarreries de leur caractère, se verront obligés de ne sortir qu'avec un faux-nez!

Le nez pâle dénote l'égoïsme, l'envie, la sécheresse du cœur; l'homme vil, emporté, sanguin a le nez fortement coloré, mais d'une nuance à peu près égale; chez le buveur, la teinte s'accroît vers la partie inférieure; ceci n'est pas neuf, il y a longtemps que la langue verte parle du nez « coloré ».

Cette science des plus indiscrètes va désoler une foule de gens, qui, pour dissimuler la violence de leurs passions ou les bizarreries de leur caractère, se verront obligés de ne sortir qu'avec un faux-nez!

Le nez pâle dénote l'égoïsme, l'envie, la sécheresse du cœur; l'homme vil, emporté, sanguin a le nez fortement coloré, mais d'une nuance à peu près égale; chez le buveur, la teinte s'accroît vers la partie inférieure; ceci n'est pas neuf, il y a longtemps que la langue verte parle du nez « coloré ».

Cette science des plus indiscrètes va désoler une foule de gens, qui, pour dissimuler la violence de leurs passions ou les bizarreries de leur caractère, se verront obligés de ne sortir qu'avec un faux-nez!

Le nez pâle dénote l'égoïsme, l'envie, la sécheresse du cœur; l'homme vil, emporté, sanguin a le nez fortement coloré, mais d'une nuance à peu près égale; chez le buveur, la teinte s'accroît vers la partie inférieure; ceci n'est pas neuf, il y a longtemps que la langue verte parle du nez « coloré ».

Cette science des plus indiscrètes va désoler une foule de gens, qui, pour dissimuler la violence de leurs passions ou les bizarreries de leur caractère, se verront obligés de ne sortir qu'avec un faux-nez!

Le nez pâle dénote l'égoïsme, l'envie, la sécheresse du cœur; l'homme vil, emporté, sanguin a le nez fortement coloré, mais d'une nuance à peu près égale; chez le buveur, la teinte s'accroît vers la partie inférieure; ceci n'est pas neuf, il y a longtemps que la langue verte parle du nez « coloré ».

Cette science des plus indiscrètes va désoler une foule de gens, qui, pour dissimuler la violence de leurs passions ou les bizarreries de leur caractère, se verront obligés de ne sortir qu'avec un faux-nez!

Le nez pâle dénote l'égoïsme, l'envie, la sécheresse du cœur; l'homme vil, emporté, sanguin a le nez fortement coloré, mais d'une nuance à peu près égale; chez le buveur, la teinte s'accroît vers la partie inférieure; ceci n'est pas neuf, il y a longtemps que la langue verte parle du nez « coloré ».

Cette science des plus indiscrètes va désoler une foule de gens, qui, pour dissimuler la violence de leurs passions ou les bizarreries de leur caractère, se verront obligés de ne sortir qu'avec un faux-nez!

Le nez pâle dénote l'égoïsme, l'envie, la sécheresse du cœur; l'homme vil, emporté, sanguin a le nez fortement coloré, mais d'une nuance à peu près égale; chez le buveur, la teinte s'accroît vers la partie inférieure; ceci n'est pas neuf, il y a longtemps que la langue verte parle du nez « coloré ».

Cette science des plus indiscrètes va désoler une foule de gens, qui, pour dissimuler la violence de leurs passions ou les bizarreries de leur caractère, se verront obligés de ne sortir qu'avec un faux-nez!

Le nez pâle dénote l'égoïsme, l'envie, la sécheresse du cœur; l'homme vil, emporté, sanguin a le nez fortement coloré, mais d'une nuance à peu près égale; chez le buveur, la teinte s'accroît vers la partie inférieure; ceci n'est pas neuf, il y a longtemps que la langue verte parle du nez « coloré ».

Cette science des plus indiscrètes va désoler une foule de gens, qui, pour dissimuler la violence de leurs passions ou les bizarreries de leur caractère, se verront obligés de ne sortir qu'avec un faux-nez!

Le nez pâle dénote l'égoïsme, l'envie, la sécheresse du cœur; l'homme vil, emporté, sanguin a le nez fortement coloré, mais d'une nuance à peu près égale; chez le buveur, la teinte s'accroît vers la partie inférieure; ceci n'est pas neuf, il y a longtemps que la langue verte parle du nez « coloré ».

Cette science des plus indiscrètes va désoler une foule de gens, qui, pour dissimuler la violence de leurs passions ou les bizarreries de leur caractère, se verront obligés de ne sortir qu'avec un faux-nez!

Le nez pâle dénote l'égoïsme, l'envie, la sécheresse du cœur; l'homme vil, emporté, sanguin a le nez fortement coloré, mais d'une nuance à peu près égale; chez le buveur, la teinte s'accroît vers la partie inférieure; ceci n'est pas neuf, il y a longtemps que la langue verte parle du nez « coloré ».

Cette science des plus indiscrètes va désoler une foule de gens, qui, pour dissimuler la violence de leurs passions ou les bizarreries de leur caractère, se verront obligés de ne sortir qu'avec un faux-nez!

Il est neuf heures, lorsque la séance commence, et les conseillers rapporteurs sur les demandes de soutiens de famille, font connaître leurs conclusions.

Le citoyen Jossierand demande la création d'une école de dessin dans le quartier de Vaise. L'adjoint Bouffier répond qu'à la prochaine séance on statuera. Le citoyen Affre demande une modification dans le règlement auquel sont astreints les pensionnaires entretenus par la ville au dépôt d'Albigny. Il les voudrait plus libres. Le citoyen Maire demande de nouveau au Conseil de nommer une Commission qui visitera tous les établissements dans lesquels la ville entretient des pensionnaires, et ceux auxquels elle accorde une subvention.

Le Maire veut lever la séance. Halte-là, le citoyen Fichet arrive avec sa douche.

Il demande au Maire ce que l'administration a fait pour répondre aux demandes des ouvriers sans travail.

Le Docteur-Maire répond : « Il n'y a pas de crise, le travail a un peu diminué à cause du choléra qui a ralenti le commerce dans le midi de la France. On donnera des secours aux plus nécessiteux, mais ce sont des farceurs ceux qui viennent parler de crise. »

Le public est écoeuré en entendant ce langage cynique, patéux et confus. Le Docteur-Maire a voulu faire de la phrase, parler gras, employer de grands mots, évoquer des exemples de dévouement. Il a été tout simplement ridicule. Prenez garde, Docteur-Maire, la crise pourra être terrible et on vous rappellera votre pompeuse harangue.

Les citoyens Fichet et Carlot rappellent au citoyen Maire divers engagements pris par lui pour déposer des dossiers.

On les déposera, telle est la réponse. Le citoyen Fichet demande où en est l'enquête sur les pompiers. Le citoyen Bouffier se serre d'un cran et dit qu'elle continue, que déjà il y a eu une révocation.

La réforme des pompiers est enterrée. Brûlez Lyonnais, vous payez des impôts écrasants, le Docteur se fiche des incendies qui peuvent vous ruiner, il est maire, cela doit vous suffire.

Le citoyen Gramusset vient aussi faire sa réclamation. Le 14 juillet une révolte a éclaté à la Charité, dont les pensionnaires se sont mutinés contre la défense de sortir.

Le meneur de cette révolte, une vieille clique que nous avons tous vu à la tête des groupes révolutionnaires de 1848, et de 1870, a été transféré à Albigny. C'est contre ce transfèrement que s'élève le citoyen Gramusset.

Le Docteur-Maire répond qu'il a autorisé ce transfèrement, et que aucun pensionnaire n'a été renvoyé, ni privé de sortie.

Le citoyen Fichet s'apaise. Le citoyen Fichet prétend qu'un vieillard sorti malgré la défense n'est pas rentré. A la prochaine séance, le maire répondra.

Dix heures 1/2 sonnent, — le p...

Le nez pâle dénote l'égoïsme, l'envie, la sécheresse du cœur; l'homme vil, emporté, sanguin a le nez fortement coloré, mais d'une nuance à peu près égale; chez le buveur, la teinte s'accroît vers la partie inférieure; ceci n'est pas neuf, il y a longtemps que la langue verte parle du nez « coloré ».

Cette science des plus indiscrètes va désoler une foule de gens, qui, pour dissimuler la violence de leurs passions ou les bizarreries de leur caractère, se verront obligés de ne sortir qu'avec un faux-nez!

Le nez pâle dénote l'égoïsme, l'envie, la sécheresse du cœur; l'homme vil, emporté, sanguin a le nez fortement coloré, mais d'une nuance à peu près égale; chez le buveur, la teinte s'accroît vers la partie inférieure; ceci n'est pas neuf, il y a longtemps que la langue verte parle du nez « coloré ».

Cette science des plus indiscrètes va désoler une foule de gens, qui, pour dissimuler la violence de leurs passions ou les bizarreries de leur caractère, se verront obligés de ne sortir qu'avec un faux-nez!

Le nez pâle dénote l'égoïsme, l'envie, la sécheresse du cœur; l'homme vil, emporté, sanguin a le nez fortement coloré, mais d'une nuance à peu près égale; chez le buveur, la teinte s'accroît vers la partie inférieure; ceci n'est pas neuf, il y a longtemps que la langue verte parle du nez « coloré ».

Cette science des plus indiscrètes va désoler une foule de gens, qui, pour dissimuler la violence de leurs passions ou les bizarreries de leur caractère, se verront obligés de ne sortir qu'avec un faux-nez!

Le nez pâle dénote l'égoïsme, l'envie, la sécheresse du cœur; l'homme vil, emporté, sanguin a le nez fortement coloré, mais d'une nuance à peu près égale; chez le buveur, la teinte s'accroît vers la partie inférieure; ceci n'est pas neuf, il y a longtemps que la langue verte parle du nez « coloré ».

Cette science des plus indiscrètes va désoler une foule de gens, qui, pour dissimuler la violence de leurs passions ou les bizarreries de leur caractère, se verront obligés de ne sortir qu'avec un faux-nez!

Le nez pâle dénote l'égoïsme, l'envie, la sécheresse du cœur; l'homme vil, emporté, sanguin a le nez fortement coloré, mais d'une nuance à peu près égale; chez le buveur, la teinte s'accroît vers la partie inférieure; ceci n'est pas neuf, il y a longtemps que la langue verte parle du nez « coloré ».

Cette science des plus indiscrètes va désoler une foule de gens, qui, pour dissimuler la violence de leurs passions ou les bizarreries de leur caractère, se verront obligés de ne sortir qu'avec un faux-nez!

Le nez pâle dénote l'égoïsme, l'envie, la sécheresse du cœur; l'homme vil, emporté, sanguin a le nez fortement coloré, mais d'une nuance à peu près égale; chez le buveur, la teinte s'accroît vers la partie inférieure; ceci n'est pas neuf, il y a longtemps que la langue verte parle du nez « coloré ».

Cette science des plus indiscrètes va désoler une foule de gens, qui, pour dissimuler la violence de leurs passions ou les bizarreries de leur caractère, se verront obligés de ne sortir qu'avec un faux-nez!

Le nez pâle dénote l'égoïsme, l'envie, la sécheresse du cœur; l'homme vil, emporté, sanguin a le nez fortement coloré, mais d'une nuance à peu près égale; chez le buveur, la teinte s'accroît vers la partie inférieure; ceci n'est pas neuf, il y a longtemps que la langue verte parle du nez « coloré ».

Cette science des plus indiscrètes va désoler une foule de gens, qui, pour dissimuler la violence de leurs passions ou les bizarreries de leur caractère, se verront obligés de ne sortir qu'avec un faux-nez!

Le nez pâle dénote l'égoïsme, l'envie, la sécheresse du cœur; l'homme vil, emporté, sanguin a le nez fortement coloré, mais d'une nuance à peu près égale; chez le buveur, la teinte s'accroît vers la partie inférieure; ceci n'est pas neuf, il y a longtemps que la langue verte parle du nez « coloré ».

Cette science des plus indiscrètes va désoler une foule de gens, qui, pour dissimuler la violence de leurs passions ou les bizarreries de leur caractère, se verront obligés de ne sortir qu'avec un faux-nez!

Le nez pâle dénote l'égoïsme, l'envie, la sécheresse du cœur; l'homme vil, emporté, sanguin a le nez fortement coloré, mais d'une nuance à peu près égale; chez le buveur, la teinte s'accroît vers la partie inférieure; ceci n'est pas neuf, il y a longtemps que la langue verte parle du nez « coloré ».

Cette science des plus indiscrètes va désoler une foule de gens, qui, pour dissimuler la violence de leurs passions ou les bizarreries de leur caractère, se verront obligés de ne sortir qu'avec un faux-nez!

Le nez pâle dénote l'égoïsme, l'envie, la sécheresse du cœur; l'homme vil, emporté, sanguin a le nez fortement coloré, mais d'une nuance à peu près égale; chez le buveur, la teinte s'accroît vers la partie inférieure; ceci n'est pas neuf, il y a longtemps que la langue verte parle du nez « coloré ».

Cette science des plus indiscrètes va désoler une foule de gens, qui, pour dissimuler la violence de leurs passions ou les bizarreries de leur caractère, se verront obligés de ne sortir qu'avec un faux-nez!

Le nez pâle dénote l'égoïsme, l'envie, la sécheresse du cœur; l'homme vil, emporté, sanguin a le nez fortement coloré, mais d'une nuance à peu près égale; chez le buveur, la teinte s'accroît vers la partie inférieure; ceci n'est pas neuf, il y a longtemps que la langue verte parle du nez « coloré ».

Cette science des plus indiscrètes va désoler une foule de gens, qui, pour dissimuler la violence de leurs passions ou les bizarreries de leur caractère, se verront obligés de ne sortir qu'avec un faux-nez!

Le nez pâle dénote l'égoïsme, l'envie, la sécheresse du cœur; l'homme vil, emporté, sanguin a le nez fortement coloré, mais d'une nuance à peu près égale; chez le buveur, la teinte s'accroît vers la partie inférieure; ceci n'est pas neuf, il y a longtemps que la langue verte parle du nez « coloré ».

Cette science des plus indiscrètes va désoler une foule de gens, qui, pour dissimuler la violence de leurs passions ou les bizarreries de leur caractère, se verront obligés de ne sortir qu'avec un faux-nez!

Le nez pâle dénote l'égoïsme, l'envie, la sécheresse du cœur; l'homme vil, emporté, sanguin a le nez fortement coloré, mais d'une nuance à peu près égale; chez le buveur, la teinte s'accroît vers la partie inférieure; ceci n'est pas neuf, il y a longtemps que la langue verte parle du nez « coloré ».

Cette science des plus indiscrètes va désoler une foule de gens, qui, pour dissimuler la violence de leurs passions ou les bizarreries de leur caractère, se verront obligés de ne sortir qu'avec un faux-nez!

Le nez pâle dénote l'égoïsme, l'envie, la sécheresse du cœur; l'homme vil, emporté, sanguin a le nez fortement coloré, mais d'une nuance à peu près égale; chez le buveur, la teinte s'accroît vers la partie inférieure; ceci n'est pas neuf, il y a longtemps que la langue verte parle du nez « coloré ».

Cette science des plus indiscrètes va désoler une foule de gens, qui, pour dissimuler la violence de leurs passions ou les bizarreries de leur caractère, se verront obligés de ne sortir qu'avec un faux-nez!

Le nez pâle dénote l'égoïsme, l'envie, la sécheresse du cœur; l'homme vil, emporté, sanguin a le nez fortement coloré, mais d'une nuance à peu près égale; chez le buveur, la teinte s'accroît vers la partie inférieure; ceci n'est pas neuf, il y a longtemps que la langue verte parle du nez « coloré ».

Cette science des plus indiscrètes va désoler une foule de gens, qui, pour dissimuler la violence de leurs passions ou les bizarreries de leur caractère, se verront obligés de ne sortir qu'avec un faux-nez!

M. Duplay, condamné à 10.000 fr. d'amende.

M. Bellantant avait déjà interjeté appel.

L'exception de jeu

On sait avec quelle insistance l'opinion publique réclame depuis quelque temps, la suppression de l'exception de jeu. Il semble que les tribunaux, convaincus, eux aussi, de l'immoralité de ce moyen, se décident, depuis quelques temps, à l'admettre avec moins de facilité.

La cour d'appel de Paris vient de décider que l'exception de jeu ne pouvait être opposée à un agent de change qui a opéré de bonne foi pour le compte de son client.

Cet arrêt a été rendu sur la demande intentée par M. Galichon, l'un des agents les plus connus, contre un M. Dufour, qui était son débiteur pour une somme de 70,538 fr.

Voici le jugement important de ce document de jurisprudence :

« Attendu que la suite des opérations accomplies, démontre que Dufour levait habituellement les titres dont il se portait acheteur, et livrait à ses acheteurs des titres vendus ;

« Que dans ces agissements, rien n'était de nature à faire supposer au demandeur, que son client se livrait à des opérations de jeu ;

« Que ce dernier n'établit d'aucune manière qu'il ait révélé à Galichon, l'intention de jouer qui l'animait, s'il faut en croire les conclusions prises à la barre ;

« Qu'enfin, sa situation de fortune apparente, la régularité avec laquelle il avait satisfait à de précédents paiements, le dépôt de valeurs affectées à son nom à la Banque de France et dont Galichon avait connaissance, tout devait persuader à ce dernier que les opérations entreprises par Dufour étaient sérieuses. »

La série des notaires.

Sur le verdict purement négatif du jury de Chalon-sur-Saône, la cour d'assises de Saône-et-Loire vient de condamner pour abus de confiance, le notaire Morel à cinq ans de réclusion.

L'accusé exerçait à Cuiseaux depuis 39 ans.

Un ex-notaire de Channay, nommé Boudard, vient d'être condamné aussi, pour abus de confiance et pour faux, par la cour d'assises d'Indre-et-Loire, à cinq ans de réclusion.

ÉCHOS DES THÉÂTRES

Les débuts et les rentrées continuent aux Célestins *piano* mais *sano*.

On ne se dirait pas en pleine ouverture de la scène où se déroulent pendant toute l'année les drames, les comédies, les vaudevilles de l'ancien et du nouveau répertoire.

On dirait qu'il plane dans l'air une certaine indifférence motivée par les graves préoccupations financières et politiques auxquelles chacun est intéressé de près et de loin.

Naguère on se passionnait davantage pour les débuts des nouveaux artistes ; il est vrai que beaucoup et le plus grand nombre font leurs rentrées.

Il est jugé et apprécié et les applaudissements des spectateurs qui pourraient être plus nombreux et qui le seront en avançant davantage dans la saison, ratifient en même temps leur permanence théâtrale et sont d'un bon augure pour les nouveaux que la direction a dû trier sur le volet, ayant consolidé aux yeux d'un public, souverain juge, les points de comparaison.

Mme Drège, premier sujet de comédie a fait son premier début dans le *Demi-Monde*.

Nous la mentionnons pour abréger toute discussion oiseuse jusqu'à son troisième début.

Mme Simon-Jalabert et M. Dalbert ont reçu les ovations d'une salle comble par exception.

Il est vrai d'ajouter que le *Demi-Monde*, quoique un peu vieillie, est une des meilleures pièces de Dumas fils, et que le dessin du panier (pas question de pêches, mais de la troupe) était chargé de l'interprétation.

La Société mutuelle de Reports offre tous

Grand-Théâtre. — M. Dufour est allé à Paris tater le poulain de Mme Judic; il s'est assuré de son prochain rétablissement. Les représentations de la diva ne subiront donc pas de retard et commenceront le 16 septembre.

M. Dufour a résilié le contrat qu'il avait passé avec M. Degenne, ténor de l'opéra-comique de Paris, moyennant vingt mille francs d'intérêt, plutôt que de dommages.

Un tien vaut mieux que deux tu auras, a dû penser M. le directeur, en homme qui connaît son public lyonnais.

Il a réfléchi que ces réputations artistiques trop surfaîtes menacent de se briser devant un auditoire prévenu et capricieux.

C'est 20,000 fr. de plus dans sa caisse, et il est possible que les représentations de Degenne ne les aient pas rapportés.